

Lettre de M. Bacher, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, à M. Bouvart, Docteur-Régent de la même faculté. Ce 1er janvier 1782 / [Alexandre André Philippe Frédéric Bacher].

Contributors

Bacher, Alexandre André Philippe Frédéric, 1740-1807.

Bouvart, Michel-Philippe, 1711-1787.

Université de Paris. Faculté de médecine.

Publication/Creation

Paris : Widow Thiboust, 1782]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/s8z9q7tk>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

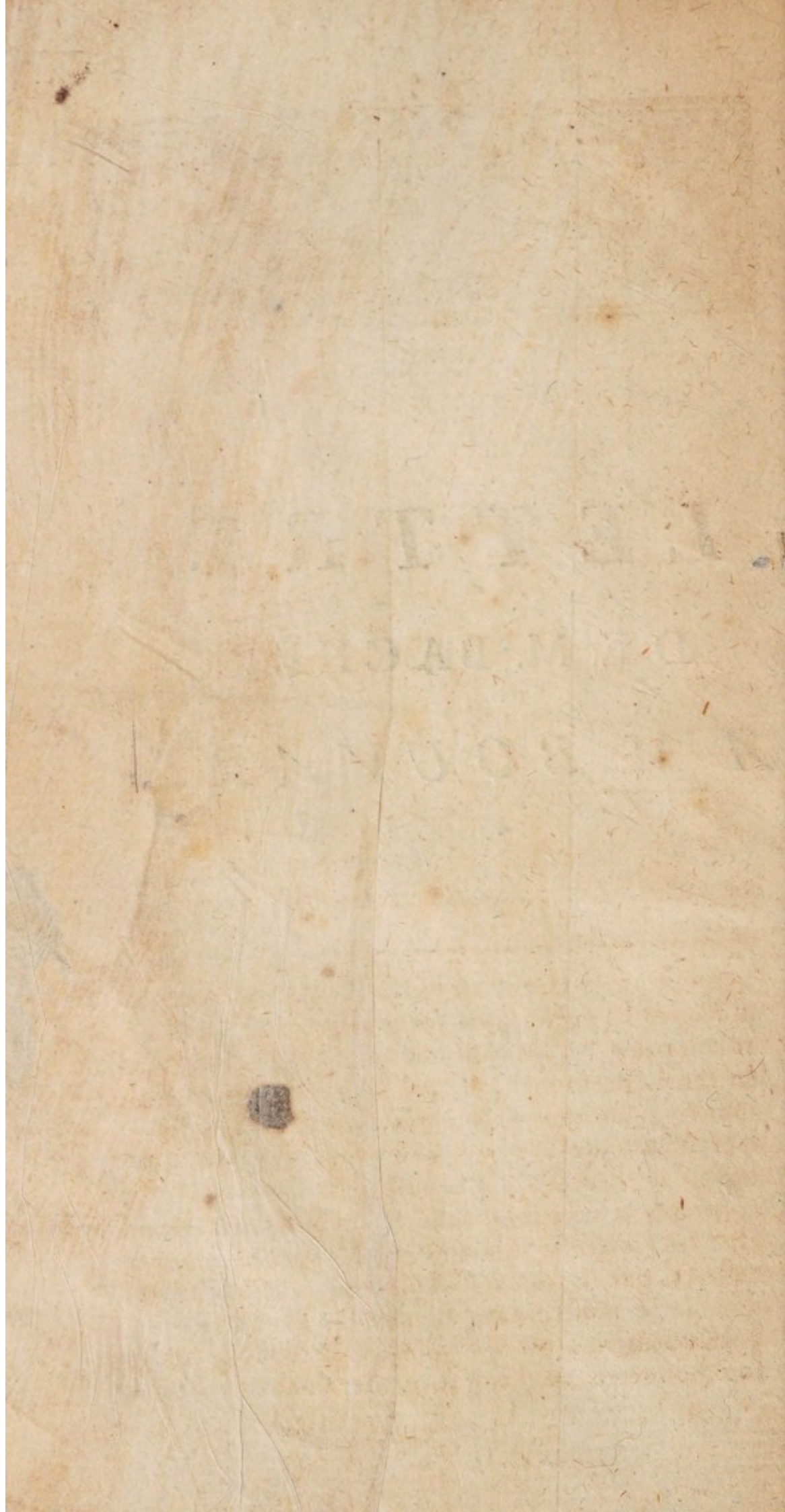


Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

LETTRE

DE M. BACHER

A M. BOUVART.





L E T T R E

*De m. BACHER, docteur-régent de
la faculté de médecine de Paris, à
m. BOUVART, docteur-régent de la
même faculté. Ce 1^{er} janvier 1782.*

EXTRAIT DU JOURNAL DE MÉDECINE
DU MOIS DE JANVIER 1782. *

LES regrets, monsieur, que la mort
de m. l'Archevêque a excités sont en-

* Si un médecin circonspect doit ne pas importuner le public par des plaintes qui ne pourroient pas généralement intéresser, puisque le motif en seroit personnel, & que le but en deviendrait inutile, dès que le malade qui y a donné lieu n'existeroit plus; il y a aussi une circonstance qui oblige le médecin le plus réservé à faire part à ses confrères & au public de sa discussion, c'est quand elle les intéresse également, & je dois adresser celle-ci, par la voie de l'impression, à m. Bouvart, afin de le mettre dans la nécessité de me réfuter publiquement, ou d'avouer son erreur. Quoique son honnêteté & l'élévation de son caractère ne

core & seront long-temps présents au public. On a beaucoup parlé de la manière dont il avoit été traité, & de la différence des avis qui avoient partagé les médecins. Il est intéressant de fixer l'opinion générale sur une pratique trop usitée & trop malheureuse pour qu'elle ne doive pas être examinée sans préjugés; & si, dans l'exercice de la médecine, il peut être permis de suivre & soutenir empiriquement la pratique qui nous a été transmise par les anciens, & enseignée dans les écoles, ce n'est que relativement aux maladies que nous guérissions fréquemment & facilement. Mais dans les cas où l'observation ne nous fait connoître que des moyens cruels, dangereux & presque toujours insuffisants, il faut recourir au raisonnement. Quoiqu'il

permettent guere de douter qu'il ne le fasse, néanmoins s'il négligeoit assez sa gloire pour garder le silence, il faut prévenir ce médecin que son silence même deviendrait une réponse positive; car il ne se déguisera point que ma critique intéresse trop vivement la science, pour qu'il puisse s'abstenir de me répondre, à moins qu'il ne sache comment justifier ses avis & son traitement.

Plusieurs personnes m'ont assuré que j'ai mis le public en état de discuter les principes que j'établis, & d'apprécier leur solidité & leur avantage. C'est le vrai moyen de les faire bientôt & universellement admettre.

soit souvent très-difficile de déduire des connoissances générales de la médecine un raisonnement satisfaisant, & d'asseoir sur cette base, même après le succès, un jugement qui puisse guider en pareilles occasions, ce n'est cependant que par cette voie qu'on peut enfin substituer à la routine une saine théorie, fondée sur le résultat des connoissances de l'économie animale, de l'action des remèdes, & sur le rapport fidèle & multiplié des observations. L'indécision des médecins, la diversité de leurs opinions, quelques cures réelles opérées par le hasard, & bien plus souvent des exemples passagers de malades dont le symptôme le plus apparent a été pallié, la crédulité que l'envie de guérir fait naître, & dont l'effronterie & la témérité abusent; ces motifs réunis ont de tout temps déterminé les hydropiques à souffrir la soif, & à s'abandonner à l'empirisme. Je vous entretiendrai par la suite du danger des remèdes que vous prescrivez familièrement aux hydropiques. Pour fixer mieux votre attention, je me bornerai, dans cette première lettre, à vous prouver que l'abstinence de la boisson est encore plus funeste & plus cruelle dans la plupart des hydropiques, que dans la plupart des autres maladies. En faisant adopter cette vérité par mes confrères

& par le public, je rends service à la médecine & à l'humanité. Sans un motif aussi puissant, je m'abstiendrois d'écrire. L'habitude & le desir de vous estimer me rendirent d'abord incrédule sur la possibilité de vos propos sur mon compte ; votre âge, votre mérite, les services que vous avez rendus n'ont point tardé à réprimer en moi des sentiments que je n'éprouve jamais sans peine : mais plus votre opinion emprunte de crédit de votre réputation, plus je dois la combattre avec courage. Au reste, monsieur, si vous persistez à croire que mes principes soient dangereux, ou seulement peu importants, je vous prie de me juger avec sévérité, & de me répondre publiquement. Vous le devez ; car non-seulement je présente ces principes comme essentiels à l'art de guérir, mais ils commencent à être adoptés en Angleterre (1), en Allemagne (2), en France, & même à Paris (3).

(1) Voyez l'ouvrage de m. Milman, médecin du college de Londres, sous ce titre : *Animadversiones de naturâ hydropis, ejusque curatione.* 1779. A Londres, chez Dodsley.

(2) Les recherches sur les maladies chroniques, particulièrement sur les hydropisies, & sur les moyens de les guérir, 1776, chez Didot, quai des Augustins, ont été traduites à Berlin, 1780.

(3) Voyez la page (44).

Je commence par les détails historiques : je vais mettre dans mon récit autant de simplicité que de fidélité.

M. de Montsaugé vint chez moi le 2 novembre, de la part de m. l'Archevêque, pour m'inviter à voir ce prélat à Conflans : je m'y rendis le lendemain. M. l'Archevêque avoit les jambes, les cuisses, les reins & le bas-ventre enflés ; ses urines étoient rares, enflammées, d'une couleur brunâtre ; le poulx étoit plein, dur & fréquent, l'appétit perdu ; la nuit il y avoit de l'agitation, & le jour il survenoit une forte propension au sommeil. Tel est l'état dans lequel j'ai trouvé m. l'Archevêque à ma première visite.

Je lui prescrivis un régime humectant & rafraîchissant ; & comme le desir de désenfler lui faisoit demander des diurétiques, je lui représentai que dans son état il seroit dangereux de provoquer les urines par un autre moyen que par les délayants ; qu'il devoit, pendant plusieurs jours, se tenir uniquement à un régime humectant, boire au moins trois verres de limonade le matin, trois verres d'eau avec du syrop de vinaigre le soir, manger beaucoup de fruits fondants, & sur-tout du raisin ; que ce n'étoit qu'après avoir obtenu une détente par ce régime, qu'il seroit permis d'évacuer, & qu'alors même

il ne falloit le faire que modérément & en évitant les remedes âcres. M. l'Archevêque me répondit qu'il avoit toute confiance en moi, qu'elle étoit fondée fur la guérifon d'un hydropique de fa connoiffance, & fur d'autres exemples que m. *de Montfauge* lui avoit cités; qu'il craignoit les remedes âcres, puisque l'oxymel que m. *Bouvard* lui avoit fait prendre, lui avoit donné des angoiffes & le hoquet.

Le 5 novembre, je reçus une lettre de m. l'Archevêque, par laquelle il me prioit de me rendre, le lendemain, à Conflans. Il me dit qu'il étoit un peu plus enflé, mais qu'il avoit eu fept heures d'un sommeil tranquille, & qu'il fe sentoit moins mal à l'aife. Le 9 novembre, jour de notre premiere consultation, en arrivant à Conflans, nous trouvâmes m. l'Archevêque fe promenant dans le jardin; & comme vous vous le rappelez fans doute, monsieur, il monta l'escalier fans s'arrêter. En arrivant au fallon, il voulut lire le bulletin de m. le comte de Maurepas, il ne put en faire une lecture rapide, parce qu'il n'avoit point fes lunettes; cependant, malgré cette raifon, & quoique d'ailleurs il foit difficile, même pour ceux qui jouiffent de la meilleure fanté, de lire de fuite, immédiatement après avoir monté un escalier fort haut,

vous vous êtes écrié, à plusieurs reprises, *ah ! comme Monseigneur étouffe ! ah ! Monseigneur, comme vous êtes enflé !* Le lecteur devinera aisément, & bientôt, la cause de ces exclamations. Rendus dans la chambre à coucher, j'ai fait un exposé, à vous & à m. *Cochu*, des motifs qui m'avoient déterminé à prescrire un régime délayant & rafraîchissant; & quoique l'enflure eût encore un peu augmenté, depuis ma seconde visite, je conseillai néanmoins d'insister sur le même régime; & en même temps je proposai des bouillons apéritifs, en en proportionnant l'action à la tension des solides, à l'échauffement & à la tenacité des humeurs. Vous, monsieur, vous désapprouvâtes mon avis, vous défendîtes la boisson, vous recommandâtes rigoureusement l'usage des alimens les plus secs, & au bouillon apéritif, que j'avois conseillé, vous substituâtes 24 cuillerées de suc de cerfeuil passé sur cent cloportes écrasées, en ajoutant 24 grains de sel de genet au suc épuré. Ce remède étoit analogue au bouillon apéritif; il fut adopté par m. *Cochu* & par moi, qui desirois trop vous ramener à mon avis pour vous contredire sur une chose indifférente. Relativement au sujet de notre discussion, m. *Cochu*, tenta de concilier nos avis,

il souhaitoit bien que le malade fût rafraîchi ; mais il me proposa de réduire , à moitié , les trois verres de limonade , & les trois verres d'eau & de sirop de vinaigre , que j'avois conseillé , pour les 24 heures ; vous répondîtes , à m. *Cochu* , que m. l'Archevêque étoit hydropique , qu'en conséquence il devoit s'assujettir au régime le plus sec , à l'abstinence de toute autre boisson que de celle de 24 cuillerées de suc d'herbes pour les 24 heures. Malgré toute la déférence à laquelle la sagesse de vos conseils m'avoit accoutumé depuis long-temps , je n'ai pu m'empêcher , pour cette fois , de vous faire des représentations sur les inconvéniens , les tourmens , le danger & la terminaison funeste qu'occasionneroit le régime sec , & en même temps j'insistai sur la nécessité indispensable de donner des boissons rafraîchissantes à un malade menacé d'inflammation. Nos deux avis furent soutenus assez vivement ; mais décemment , vous finîtes par garder le silence. Je m'adressai au malade , en lui disant que je ne me flattois point de pouvoir , en cette occasion , faire une juste application du proverbe : *qui ne dit mot , consent*. En effet , vous n'étiez point revenu à mon avis , quoique vous eussiez cessé de répliquer. Le dîner suivit

la consultation, & ce dîner est remarquable. Malgré votre avis, m. l'Archevêque a bu, mais pour la dernière fois.

Avant de passer à la seconde consultation, je ferai observer qu'en rendant compte à mes confrères de ma conversation avec m. l'Archevêque, dans les deux visites où j'avois été appelé, sans eux ; j'avois, dès ma première visite, exprimé, à m. l'Archevêque, le desir de me trouver avec M. *Cochu*, son médecin ordinaire, & m. *Bouvard*, son médecin consultant ; & que j'avois ajouté à ma seconde visite, que malgré mon dévouement pour m. l'Archevêque, je ne le verrois plus sans mm. *Cochu* & *Bouvard*. A la fin de mon récit, m. l'Archevêque se leva, s'approcha de vous, & vous dit qu'à tous égards mon rapport étoit de la plus grande exactitude. Ceci, sans doute, est étranger au seul but de la lettre que j'ai l'honneur de vous adresser ; mais, monsieur, vous aimez ceux qui sont vrais & honnêtes ; je serai toujours flatté que vous m'aimiez ; & je ne suis pas moins jaloux de vous faire ressouvenir de mes égards, vis-à-vis de vous, que de vous convaincre de la solidité des principes, d'après lesquels je n'ai cessé de motiver mon avis.

Le 14 novembre, à huit heures du

matin, nous examinâmes m. l'Archevêque, nous nous assurâmes de la présence des eaux contenues dans le bas-ventre; de plus, m. *Cochu* & moi, nous trouvâmes, ainsi que nous en étions convaincus d'avance, des obstructions à la région du foie & de l'estomac, sur l'existence desquelles vous ne vous êtes point clairement expliqué; mais, en revanche, vous avez félicité le malade sur le prompt & heureux effet du suc de cerfeuil. Ce remède, disiez-vous, *passé mes espérances*. J'ai eu l'honneur de vous répondre, qu'il ne passoit point celles que j'avois conçues; & que s'il avoit mieux agi que vous ne l'aviez présumé, d'après votre expérience, c'étoit par ce que j'avois préparé, à son usage & à son effet, par le régime que j'avois indiqué; & qu'en suivant un régime précisément opposé, ce remède ne tarderoit pas à ne plus augmenter les urines, mais encore quelque approprié qu'il fût à l'état actuel du malade; il deviendrait bientôt préjudiciable en devenant trop actif, en raison de l'échauffement & de la tension que le régime sec devoit nécessairement produire. J'ai cru devoir ajouter, en présence de m. l'Archevêque, que le danger ne seroit point amené par l'enflure, mais par l'épaississement du sang, & par le dé-

séchement des viscères. J'ai assuré, de plus, qu'il pouvoit guérir, mais par une méthode en tout opposée à la votre. Dans ce moment, vous me vîtes affecté, & mon émotion partoît de la certitude où j'étois que m. l'Archevêque pouvoit être guéri; & que malgré les espérances les mieux fondées, il alloit être victime de sa confiance & de sa persévérance.

D'après le vœu de m. *Cochu*, m. l'Archevêque me proposa de le tâter le 27 avant son lever. Je lui trouvai la région du foie & de l'estomac encore plus élevée, & sur-tout plus dure que le 14, & je ne le dissimulai point. M. *Picquet*, le chirurgien, crut devoir tranquilliser m. l'Archevêque, en lui disant : *cela ne sera rien*. M. l'Archevêque s'étant assis sur une chaise, m. *Picquet* lui porta la main sur la région du foie, & dit une seconde fois : *cela ne sera rien*. M. l'Archevêque desiroit que je le palpasse dans cette situation; je lui fis observer que ce n'étoit pas ainsi qu'on pouvoit reconnoître l'état des viscères. Il se leva précipitamment, se jeta avec une vitesse & une légèreté singulière sur son lit, se retourna sur le dos d'une manière plus étonnante, d'un seul mouvement de toute sa longueur; il me pria de le palper encore une fois; je l'exa-

minai avec la plus grande attention, & je l'assurai de nouveau qu'il avoit des obstructions; il en parut extraordinairement affecté. J'ai su depuis que c'étoit par une raison qui ne dépendoit nullement de son état, en supposant qu'il fût persuadé de l'existence des obstructions : mais m. l'Archevêque étoit agité, par la différence des opinions, sur un objet qu'il favoit être facile à décider par le tact seul. M. l'Archevêque se proposa de s'en rapporter à m. *Petit*. Il le desiroit de la maniere la plus pressante; cependant m. *Petit* ne fut appelé que cinq jours avant la mort de m. l'Archevêque.

Le trois décembre, je le vis pour la dernière fois; l'enflure étoit diminuée d'une maniere remarquable, les urines avoient été moins rares; vous jouissiez alors, monsieur, vous aviez cette gaité qui naît du contentement. Moi j'étois affligé, non pas de votre triomphe, mais du peu de durée qu'il devoit avoir, & du triste état dans lequel m. l'Archevêque alloit bientôt tomber. Je n'avois plus rien à lui dire; mais je devois ne rien taire à mm. les marquis de *Beaumont*, sur le danger éminent dans lequel se trouvoit le malade. Les urines étoient, à la vérité, moins rares, mais elles étoient

plus enflammées que jamais (1) ; la voix étoit cassée , la peau brûlante , le pouls ferré & fréquent ; la nuit fort agitée , le jour la propension au sommeil étoit souvent insurmontable. Ces symptômes me forçoient de reconnoître que les viscères étoient déjà engorgés d'un sang enflammé & réfineux.

Dans nos premières entrevues , nous étions au moins d'accord sur le point le plus satisfaisant pour la famille de m. l'Archevêque , nous avions tous les deux donné des espérances. Mais , à ma dernière visite , mon pronostic fut si différent du vôtre , que je devois être regardé comme un prophète de malheur quand tout annonçoit la prospérité. Je ne fus plus appelé , mais m. l'Archevêque fut purgé. Il fut purgé le vendredi 7 décembre , deux jours après que les urines étoient devenues très-rares , & un mois après que vous l'aviez assujetti au régime le plus sec.

Le médecin le plus sévère n'est pas toujours inflexible ; aussi aviez-vous , sur les instances de m. *Cochu* , fait une exception en faveur de la purgation , & le

(1) Tous les médecins observateurs savent que dans les hydropisies , lorsque les autres symptômes sont défavorables , les urines en plus grande quantité annoncent une mort d'autant plus certaine & plus prochaine qu'elles sont plus enflammées.

malade se réjouissoit d'être purgé afin de boire du bouillon aux herbes. Il desiroit la boisson si vivement, que les 24 cuillérées de suc d'herbes faisoient ses délices. Néanmoins vous vous êtes bientôt repenti d'avoir cédé aux représentations de m. *Cochu* : il n'obtint de vous le consentement que de paroles & non de fait. Quoiqu'il fut convenu & arrêté entre vous & m. *Cochu*, le jeudi 6 décembre au matin, que le malade prendroit du bouillon aux herbes après chaque évacuation, cependant vous êtes retourné à l'archevêché, & vous avez réduit la boisson, pour la journée de la médecine, à un petit bouillon & à un verre à ratafiat plein d'eau & de vin par moitié.

La médecine prise le vendredi 7, a purgé ; mais aussi a - t - elle produit du mal - être , de l'accablement & des irritations si soutenues, qu'en trois jours *l'épanchement de sérosité dans le ventre a si fort augmenté, & si rapidement, qu'il est survenu un assoupissement léthargique* (1). En conséquence, vous vous êtes déterminé le mardi 11, & le 4^e jour après la purgation, à faire la ponction, qui a fourni huit pintes & demie

(1) Voyez le bulletin du 11 décembre, *journal de Paris* du mercredi 12 décembre.

de férosité. Ici je m'arrête , monsieur , & je vous prie de remarquer que l'assoupissement ne tarda pas à devenir insurmontable après la purgation , & qu'il augmenta en proportion de l'épanchement de férosité (1). L'appoplexie succéda promptement à la léthargie. Le mercredi à onze heures du soir , elle se termina par la mort.

Cette observation , monsieur , mérite de vous occuper. Vous ne pouvez même vous dispenser de faire part au public de vos réflexions. En les attendant , je vous ferai appercevoir une singularité : c'est que la différence même de votre traitement & du mien , a fait trouver deux analogies entre nous. Nous espérâmes en effet tous les deux de prolonger la vieillesse de m. l'Archevêque , & tous les deux nous lui conseillâmes une méthode par laquelle l'enflure a augmenté. Cependant votre méthode & la mienne sont opposées l'une à l'autre , autant par la nature des moyens , que par les sensations qu'ils excitent , & par leur résultat final. Aussi toute apparence de rapport relatif à la maladie de m. l'Archevêque cesseroit-elle entre nous , si cette observation

(1) Le lecteur fera bientôt en état de juger lui-même pourquoi l'assoupissement a suivi les progrès de l'épanchement. Voyez pag. 41 & suiv.

ne nous engageoit tous les deux à rendre raison de nos avis. Vous le devez à vous-même, pour justifier l'assurance & la confiance avec laquelle vous avez donné des angoisses à un malade digne de toute votre attention, &, je vous le répète, vous le devez au public. Vous avez à réfuter, par la voie de l'impression, mes principes; & il ne vous suffit point en ce moment d'avoir plusieurs fois, dans des conversations, affirmé qu'ils étoient pernicieux. De mon côté, je dois rendre raison de mon avis, parce qu'en exposant mes motifs, je me flatte de résoudre des questions intéressantes; savoir: EST-IL AVANTAGEUX ET NÉCESSAIRE D'ASSUJETTIR LES HYDROPJQUES A L'ABSTINENCE DE LA BOISSON? EST-IL AVANTAGEUX ET NÉCESSAIRE DE LES LAISSER BOIRE, ET MÊME DE LES FAIRE BOIRE AU-DELA DE LEUR SOIF?

Ces deux questions contradictoires pouvoient être proposées par des Académies, & je vous invitai, en présence de *m. Cochu*, d'écrire, conjointement avec moi, trois lettres pour prier les facultés de médecine de Vienne, de Londres & de Paris, à proclamer ces questions, & à juger les mémoires qui leur seroient adressés: à cette condition, que celui de nous deux contre l'avis duquel les questions pro-

posées feroient décidées, fourniroit une somme convenue pour les trois prix (1). Vous n'avez point accepté ma proposition, & vous avez toujours continué de recommander l'abstinence de la boisson. Mais il ne faut pas tarder davantage à faire connoître l'origine, les prétextes, l'inutilité, le tourment & le danger de cette pratique.

Comme le liquide est visiblement surabondant dans les hydropisies, il a paru naturel & conséquent de ne pas en augmenter le volume par la boisson; & comme il y a des remèdes qui possèdent la vertu d'évacuer les eaux en grande quantité, ces remèdes paroissent très-fort convenir, puisqu'ils diminuoient la masse de l'enflure. L'expérience a prouvé que l'abstinence de la boisson & les hydragogues ont fait disparaître, & même sans retour, ces hydropisies (2). En ne suivant que l'autopsie & l'expérience, on s'imaginoit ne pouvoir mieux faire que de s'en tenir à ce traitement; mais les connoissances de l'économie animale en

(1) J'ai cru devoir faire cette proposition à *m. Bouvart* pour modérer sa gaieté dans les discours qu'il s'est permis sur mon compte chez ses malades.

(2) Ces hydropisies se guérissent encore plus facilement & plus sûrement en permettant la boisson. Voyez pag. 47, & ma seconde lettre.

état de santé, de ses dérangements qui décident l'état de maladie, appliquées aux diverses hydropisies devoient faire rechercher les raisons qui rendoient si souvent ce traitement infructueux. Ces mêmes connoissances devoient faire juger ou du moins soupçonner, que la plûpart des hydropisies n'étoient point mortelles par elles-mêmes; & conséquemment on devoit reconnoître l'erreur de la pratique générale qui diminue & détruit les dernières ressources par les moyens avec lesquels elle tente de dissiper cette maladie. Oui, c'est l'expérience même qui a induit en erreur, & qui a perpétué les préjugés sur la théorie & la pratique universellement adoptés pour combattre les hydropisies, & qui en a éloigné le traitement des principes les mieux reconnus. Les chaînes de l'habitude & de la routine étoient d'autant plus difficiles à briser, que le volume de la tumeur hydropique, l'enflure qui choque constamment la vue & le tact, est ce qui inquiète le plus ces malades, & qu'on a coutume de s'occuper plutôt du mal qui frappe les sens, que de ses causes qui sont cachées. C'est ainsi qu'à raison de la présence de l'eau qui forme l'enflure, & de l'extension des solides, on a cru devoir exclure la boisson, & particulièrement la boisson abondante;

On prescrivoit un régime sec, & on tourmentoit les hydropiques par une soif cruelle & d'autant plus opiniâtre, qu'on avoit des exemples d'hydropiques guéries par une diette sévère & sèche. Les diurétiques les plus âcres & les purgatifs les plus violents étoient les plus employés, parce qu'ils pallioient effectivement le mal, & parce qu'ils opéroient d'une manière satisfaisante pour les malades & les assistants qui ne savent juger de l'effet des remèdes que par le mieux être du moment, ou la quantité des évacuations.

Les différentes tumeurs hydropiques que l'apparence confond, de sorte qu'elles semblent ne faire qu'une seule espèce de maladie, présentent cependant une immense variété à l'égard de leurs causes, de leurs degrés, de leurs symptômes & de leurs complications, & conséquemment ces maladies demandent une méthode modifiée selon les différentes indications & toute l'attention d'un médecin éclairé. Effectivement l'expérience prouve que des hydropiques dont l'enflure est monstrueuse guérissent facilement, & même par différents moyens, tandis que d'autres hydropiques enveloppés d'une moindre masse d'enflure, sont dans un état très-incertain ou incurable.

On prescrit un régime sec pour remé-

dier au relâchement, prévenir & empêcher ses effets ; mais au lieu d'atteindre le but qu'on se propose , on accélère la dépravation des humeurs déplacées , on rend ces humeurs plus tenaces , on dessèche le sang , & par conséquent on augmente les engorgements & les obstructions. L'hydropisie, qui survient après un pareil traitement, est très-difficile à guérir, ou même incurable , parce que les humeurs ont acquis un tel degré de tenacité , qu'il n'est plus possible de les ramener à la fluidité requise dans un corps déjà affoibli ou excessivement échauffé. L'épaississement du sang & la tenacité des humeurs ne peut qu'augmenter par les diurétiques. Vous ne devez donc plus être surpris , monsieur, du fâcheux effet que votre traitement vient de produire.

C'est ici-le lieu de rapporter un passage du second tome du *Recueil d'observations des hôpitaux militaires*. Voici comme m. Richard s'explique sur les effets du régime sec, « Outre le tourment qu'on fait souffrir aux hydropiques en les privant de la boisson : il est certain que cette privation , en augmentant leur souffrance , les rend d'ailleurs tristes & mélancoliques , qu'elle détermine , accélère & augmente la fièvre , qui , par la continuation de ce régime , devient de plus

en plus importante ; mais ces nouveaux symptômes s'accroissent encore , si l'hydropisie dépend de la crispation & du spasme des solides : alors il en résulte nécessairement une augmentation d'engorgement dans les parties nobles , qui rend la maladie incurable , & en précipite la fin par les hémorrhagies , les inflammations & la gangrène , qui en sont les suites , presque inévitables ». Sans doute les premiers accidents que m. l'Archevêque a éprouvé , vous sont encore présents , aussi-bien que mon pronostic ; vous voyez donc que , jusqu'à la mort , les mêmes accidents se sont succédés ; & précisément d'après le tableau que m. *Richard* en a tracé il y a dix ans. Je présume qu'il commence trop à vous intéresser pour ne point l'achever.

« Le régime sec & échauffant , continue m. *Richard* , n'a pu qu'augmenter tous ces accidents , si même il ne les a produits ; & quoiqu'on ne puisse dire positivement que la boisson les eût prévenus & détournés , il est cependant démontré que c'est le seul moyen capable de produire cet effet ; & qu'outre l'avantage de calmer & de diminuer les douleurs , avantage précieux , même dans les cas d'incurabilité de la maladie , elle a encore celui de concourir puissamment à la résolution des

engorgemens , en rendant les liqueurs plus uniformes , & de prévenir les crispations & le desséchement des solides , plus communs dans l'hydropisie qu'on ne le pense , & qui ont toujours les suites les plus funestes ».

Les observations , qui ont été faites dans les hôpitaux militaires , prouvent évidemment la vérité & la sûreté de cette doctrine. On voit , par ces observations , que la boisson faisoit une partie essentielle de la cure , quoique la tension du ventre fût quelquefois au point de permettre l'opération de la paracentese ; & le succès a justifié l'opinion & la conduite de m. *Desmilleville* , premier médecin de l'hôpital de Lille ; de m. *Dehorne* , alors premier médecin de l'hôpital de Metz ; de m. *Daignan* , alors médecin de l'hôpital militaire de Calais , & de m. *Bonafos* , professeur & doyen de la faculté de médecine de Perpignan , & médecin de l'hôpital militaire.

Je vous rendrai compte , monsieur , du jugement de ces médecins , sur les pilules toniques ; mais mon but principal est de fixer d'abord votre attention sur le régime sec , & le régime humectant ; & au risque , en donnant trop d'extension à ma lettre , de diminuer l'intérêt des lecteurs pour notre discussion , je vous

communiqueraï néanmoins d'autant plus volontiers l'extrait d'un écrit de m. *Bonafos*, en date du 14 mars 1777, que ce médecin me l'a adressé pour me faire part de son sentiment sur mes recherches, dont vous avez bien voulu accepter un exemplaire dans le temps : vous l'avez lu, puisque vous m'avez fait l'honneur de me le dire ; mais vous n'avez jamais eu tort, conséquemment jamais besoin de revenir sur vos pas ; & conséquemment dans nos consultations, vous deviez constamment garder un avis opposé à celui de m. *Bonafos*, qui étoit le mien ; je le rapporte avec d'autant plus de plaisir, que m. *Bonafos* étoit persuadé des avantages de la boisson, dans le traitement des hydropiques, long-temps avant que j'eusse l'honneur d'être en correspondance avec lui. Voici comme ce médecin s'exprime ».

« L'empire du préjugé est si puissant ; les idées fausses que l'on a en général de l'hydropisie, sont si répandues, qu'il est très-difficile de secouer l'un & de rectifier les autres. Ce n'est pas seulement le public qui regarde la boisson comme dangereuse dans cette maladie, mais la plupart des médecins, eux-mêmes, sont si fort imbus de ce principe, que malgré l'évidence des raisonnements les plus concluants, & les faits les plus

constatés, il n'est pas aisé de les persuader & de les faire revenir de leurs erreurs ».

« Il y a déjà plus de trente ans que je fais la médecine ; & malgré les principes que j'avois puisés dans les écoles , j'ai senti d'abord la nécessité de faire boire copieusement les hydropiques. La nature m'en a fait connoître le besoin dans la soif ardente qui dévore ces malades. Les symptômes qui accompagnent cette maladie , les causes qui la produisent , les succès enfin que j'ai obtenu , en faisant boire copieusement les hydropiques , ont été des démonstrations pour moi , qui m'ont engagé à pratiquer cette méthode , à enseigner & à faire soutenir cette doctrine dans nos écoles. Votre ouvrage, monsieur , a porté la chose au dernier degré d'évidence ; & il faut espérer qu'il finira de faire tomber le bandeau du préjugé ».

Vous voyez donc que ma méthode a trouvé des partisans ; pour vous, monsieur, vous l'avez hautement & impérieusement désapprouvée. Etant informé , avant notre première consultation , que j'avois prescrit de la limonade & de l'eau avec du syrop de vinaigre à m. l'Archevêque , vous vous êtes fermement proposé d'interdire & de proscrire ce régime , & afin d'y parve-

nir plus sûrement, vous vous êtes permis l'exagération. Vous vous êtes écrié : *ah ! comme Monseigneur étouffe ! ah ! Monseigneur, comme vous êtes enflé !* Le fait est , & j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire , que pendant les sept jours que m. l'Archevêque avoit mangé du raisin , bu de la limonade & de l'eau avec du syrop de vinaigre , l'enflure n'avoit pas beaucoup augmentée , & que l'étonnement n'étoit point considérable , puisque m. l'Archevêque montoit l'escalier de Conflans sans s'arrêter. Il commençoit même à se trouver moins accablé puisqu'il dormoit tranquillement plusieurs heures , & même sept heures de suite. Faites-y attention , monsieur , un sommeil de sept heures , quand il est paisible & quand il est suivi de la réparation des forces , annonce les ressources de la nature , & la liberté du jeu des poumons. J'avois donc déjà changé quelque chose en mieux chez m. l'Archevêque , puisque les délayants dont il faisoit usage depuis peu de jours , avoient dissipé l'agitation pendant la nuit , & vous verrez bientôt , à votre grand étonnement , que si l'enflure a augmenté , ce n'étoit pas une mauvaise marque , c'étoit même d'un bon augure , & d'autant plus qu'un sommeil doux succédoit en même temps aux agitations qui depuis

long-temps inquiétoient le malade pendant la nuit. Oui, monsieur, le plus grand nombre des hydropiques ne peut guérir que par l'augmentation de l'enflure. Je me suis efforcé de vous faire connoître cette vérité dans nos consultations, & je me flattois de vous la faire adopter; car cette vérité est le résultat le plus clair des premiers principes de la médecine : néanmoins, & quoiqu'elle soit facile à saisir, vous l'avez méconnue en ma présence & en mon absence, vous l'avez présentée dans vos conversations comme absurde & révoltante. Vous aviez raison, car la vérité, dont il étoit alors si intéressant pour m. l'Archevêque de vous convaincre, choque & révolte absolument les préjugés qui dérivent des erreurs des sens. Il faut vous répéter devant le public ce que j'ai eu l'honneur de vous dire devant m. *Cochu* qui s'est rendu à mes représentations que voici : — Il y a des hydropisies qu'on ne peut guérir que par l'augmentation de l'enflure, ce sont principalement celles qui surviennent après un été fort chaud, & un travail depuis long-temps excessif, à des malades qui ont éprouvé des chagrins, qui sont d'une constitution forte, & dont le sang est épais, la bile exaltée, & les solides crispés. Ces malades ont le pouls plein, fort & dur, & beaucoup de

mal-être ; ils ne peuvent pas rester longtemps dans cet état sans qu'il se forme des engorgements & des obstructions. Les humeurs qui les formeront, s'épaissiront & se coaguleront bientôt à raison de leur échauffement, de la gêne & de la réaction des vaisseaux qui ne tarderont pas à devenir excessifs par l'agitation & la fièvre qui doivent nécessairement survenir. On ne peut rétablir en ce cas la santé, qu'en rendant aux organes obstrués la liberté & l'aisance de leurs fonctions ; & cela n'est possible qu'en procurant la fonte & l'évacuation des humeurs qui les engorgent & les surchargent : or le bon sens apprend que le travail qui précède ces évacuations ne peut avoir lieu sans qu'il survienne un gonflement à la partie qui est obstruée, & ce gonflement doit être relatif à l'étendue des organes obstrués & à l'épaississement de la matière obstruante ; car les humeurs épaissies ne peuvent être détrempées & fondues que par le mélange des boissons délayantes ; & ces boissons délayantes ne peuvent point imprégner ces humeurs épaissies, & se mêler avec elles sans en augmenter nécessairement le volume. Il faut donc, avec une intention directe, augmenter la masse de l'enflure afin de détremper & de fondre les humeurs échauffées & tena-

ces, puisque sans cette méthode préparatoire il est impossible de résoudre les obstructions qu'elles forment, & de rétablir la santé avant d'avoir procuré la résolution des obstructions.

L'augmentation de l'enflure qui est survenue pendant les sept jours que m. l'Archevêque a suivi le régime humectant que je lui avois prescrit, ne pouvoit donc nullement inquiéter un médecin expérimenté qui connoissoit ses causes & sa nécessité; il devoit plutôt la regarder comme un présage favorable, parce que les évacuations par les selles étoient devenues plus faciles & plus abondantes, & sur-tout parce que l'agitation, la mélancolie & le mal-être diminuoient. Mais, pour éviter toute objection, il faut vous avertir que je suis bien éloigné de prétendre que l'augmentation de l'enflure soit toujours une bonne chose, je vais joindre ici des remarques succinctes sur le bulletin que vous avez fait le 11 décembre 1781.

L'épanchement de sérosités dans le ventre a si fort augmenté, & si rapidement, qu'il est survenu un assoupissement léthargique qui a mis dans la nécessité de donner issue à l'eau accumulée. La ponction qui vient d'être faite en a fourni huit pintes & demie. Depuis que cette opération est faite, le pouls, qui étoit fort,

plein & fort fréquent, est plus souple & plus lent; la respiration, qui étoit très-génée, est beaucoup plus facile & plus naturelle.

Rappelez-vous actuellement, encore une fois, les événements qui ont suivi & que j'avois annoncés dès ma première consultation; rappelez-vous aussi ce qui s'est passé la dernière fois que j'ai eu l'honneur de consulter avec vous. M. l'Archevêque étoit alors près de la mort, & vous étiez, comme je l'ai déjà dit, tranquille, vous étiez content; car vous trouviez que tout alloit au mieux, vous annonciez une guérison prochaine, & moi, étant persuadé que le malade étoit dans un danger éminent, j'étois au désespoir; je savois que les viscères étoient tellement desséchés, & le sang si épais, que bientôt il cesseroit de circuler. En effet, le cerveau en a été d'autant plutôt engorgé, la léthargie & l'apoplexie se sont succédées d'autant plus rapidement, que le sang a été plus subitement dépourvu de sa sérosité, en raison des efforts qu'un puissant purgatif, donné le plus mal-à-propos possible, devoit porter sur les glandes & les vaisseaux pour en exprimer la sérosité la plus fluide, & la verser dans le bas-ventre. Voilà, monsieur, la véritable cause de ce

que l'épanchement de sérosité dans le ventre, comme vous le dites dans votre bulletin, « a si fort augmenté, & si rapidement, qu'il est survenu un assoupissement léthargique. Voilà, monsieur, une augmentation d'enflure funeste, mais bien moins par son volume & par son extension, que par l'épaississement du sang, & par l'irritation des solides qui en étoit la cause, & qui ne pouvoit elle-même qu'augmenter par son effet. Aussi, monsieur, ne vois-je pas pourquoi l'assoupissement léthargique, comme vous le marquez dans votre bulletin, vous a mis dans la nécessité de donner issue à l'eau accumulée. M. l'Archevêque ne pouvoit-il mourir assez tôt? car il est certain que la sérosité épanchée dans le ventre auroit retardé la mort de deux manières: d'abord elle auroit modéré la fièvre en baignant les viscères enflammés, & elle auroit diminué ou retardé l'apoplexie en diminuant & en retardant l'épanchement qui s'est fait si subitement après la ponction, qu'en moins de trente heures de temps il a fourni près de quatre pintes de sérosité; car le mardi 11 décembre, à huit heures du matin, la sérosité a été évacuée par la ponction; le lendemain, à 11 heures du soir, m. l'Archevêque est mort, &

à

à l'ouverture, on a trouvé, comme le rapport le constate, près de quatre pintes de sérosité.

Certainement c'est pour ces raisons que je viens d'exposer, que m. *Petit* a prévenu, qu'il ne falloit point faire la ponction tant que la léthargie subsisteroit, & si mm. *Borie* & *Maloët* eussent été appelés, avant que la ponction eût été faite, ils vous auroient certainement fait des représentations pour vous dissuader de votre dessein. Ils vous auroient observé que les solides étant excessivement crispés, les spasmes, les engorgements & les obstructions inflammatoires subsistant, les eaux épanchées étoient plutôt un secours pour détendre & pour empêcher que les viscères ne s'enflammaient, qu'elles ne pouvoient nuire par leur présence; mais mm. *Borie* & *Maloët* auroient encore opposé à votre avis une raison plus forte: ils vous auroient dit, qu'il ne faut point évacuer par la ponction les eaux épanchées, dans le temps de l'irritation, dans le temps de l'action, qui déterminent l'épanchement. Car tandis que l'irritation se porte avec continuité sur les viscères du bas-ventre, on l'y fixe davantage; enfin, dans ce cas, les suites de la ponction deviennent d'autant plus pernicieuses, & plus promptement mortelles,

que l'épanchement de sérosité se fait beaucoup plus rapidement & plus abondamment qu'il n'auroit pu continuer à se faire, si les eaux évacuées eussent encore occupé la même cavité.

C'est donc en vain que vous vous flattez encore de persuader à vos confrères que dans l'état où étoit m. l'Archevêque il falloit évacuer les eaux épanchées parce qu'elles auroient gêné la circulation, & donné lieu par-là à l'assoupissement léthargique. Cette assertion n'est qu'un vain subterfuge, & le public même en apperçoit la futilité. Il voit trop souvent des hydropiques porter plusieurs mois & plusieurs années quinze, vingt & soixante pintes d'eau dans le ventre, sans que cette *sérosité accumulée* leur donne aucune propension au sommeil, aucune disposition à la léthargie & à l'apoplexie : mais la léthargie & l'apoplexie sont toujours à craindre, & arrivent fréquemment lorsque le sang est échauffé & épais, & tel qu'il l'étoit chez m. l'Archevêque. Dans cet état, le second épanchement qui survient après la ponction est toujours plus fâcheux que le premier, non pas par la raison que la cavité est encore inondée de sérosité, mais parce que cette sérosité est séparée de la masse du sang qui en est

conséquemment privée, & chez m. l'Archevêque le sang en a été privé au point qu'il est devenu trop épais pour ne point s'arrêter dans les vaisseaux du cerveau, accélérer par-là & rapprocher tous les accidents de si près, que la mort s'en est suivie en moins de trente heures,

Ce n'est pas seulement pour prouver que vous avez mal vu & mal agi en tout & jusqu'à la fin, que j'ai tant insisté sur les suites de la ponction que vous avez fait pratiquer; mais c'est pour empêcher qu'on ne la fasse plus en pareille occasion. Dans ma seconde lettre, je vous ferai voir, qu'en suivant mes principes, la ponction deviendra moins souvent nécessaire; & qu'alors elle ne pourra même être suivie d'aucun accident fâcheux. Il faut instruire le public de cette vérité, afin que les malades ne redoutent pas de s'y soumettre, quand elle sera avantageuse & indispensable. Je reviens à la lettre de m. *Bonafos*, dont je n'ai interrompu la suite que pour vous entretenir d'une manière encore plus directe.

« En effet, continue m. *Bonafos*, je ne connois point de maladies dans laquelle une boisson abondante soit mieux indiquée & plus nécessaire que dans l'hydropisie. Le sang des hydropiques est,

pour ainsi dire, à sec; la sérosité s'en est presque toute séparée; elle s'est accumulée dans quelque cavité, ou dans le tissu cellulaire, ou le plus souvent dans l'un & dans l'autre; par le défaut de sérosité dans le sang les sécrétions tarissent, ou ne se font presque plus, les organes sécrétoires se dessèchent, delà ces feux, cette ardeur, cette soif inextinguible qui dévore les hydropiques; delà ces dispositions inflammatoires & gangréneuses, & cette alkalescence générale des liqueurs, qui aggrave encore davantage tous les symptômes, &c. comment remédier à un tel état? Comment procurer un véhicule au sang, le délayer, lui rendre la sérosité dont il manque; remédier aux dispositions inflammatoires & gangréneuses, tempérer le feu & l'âcreté du sang, arrêter les progrès de l'alkalescence, & de la putridité des liqueurs, si ce n'est en faisant passer beaucoup d'eau dans le sang, si ce n'est par une boisson abondante? Comment rétablir les sécrétions? comment procurer aux parties solides desséchées leur souplesse naturelle? Comment, enfin, éteindre cette soif ardente, si ce n'est par une boisson proportionnée au besoin? En effet, la soif n'est-elle pas une sen-

fation qui avertit la nature du besoin de boire ? Comment donc peut-on être assez cruel pour refuser à un malade un soulagement dont la nature lui a fait sentir la nécessité , & dont l'expérience nous apprend les avantages ? La nature doit être interrogée par tous les médecins. Dans toute autre maladie , lorsque la langue est aride & que les malades sont tourmentés par la soif , on leur fait prendre copieusement d'une boisson appropriée au genre & à la cause de la maladie. Pourquoi l'hydropisie feroit-elle la seule dans laquelle il ne feroit pas permis de mettre en usage les secours indiqués par la nature » ?

« Il me feroit aisé de citer un grand nombre de faits qui prouvent les avantages & la nécessité de la boisson dans les hydropisies , & les mauvais effets du régime sec. Plusieurs médecins *jurantes* , comme l'on dit , *in verba magistri* , n'ont pas assez de force pour secouer le joug du préjugé : j'en ai cependant déjà affranchi beaucoup ; & il faut espérer , continuem. *Bonafos* , que tous enfin se rendront à l'évidence ».

Pour que vous puissiez moins y résister , après vous avoir mis sous les yeux les effets funestes de l'abstinence de la boisson , je vais vous faire connoître , par le

raisonnement & par des observations , les avantages de la boisson abondante dans l'hydropisie. Si les diurétiques, les purgatifs, ont quelquefois réussi, c'est quand les hydropisies ne dépendoient que d'un simple relâchement ; mais cette espèce d'hydropisie peut se guérir aussi parfaitement, & même plus sûrement, par la méthode que nous proposons ; méthode qui, en laissant aux malades la liberté de boire à leur soif, leur prescrit la boisson qui convient à l'état présent de la maladie. L'expérience apprend que les hydropisies par relâchement, se guérissent facilement en buvant, à volonté, des eaux minérales aérées, ferrugineuses, & par le secours des évacuants toniques. Dans les hydropisies, qui ne dépendent que d'un simple relâchement, les malades n'ont qu'une soif très-moderée : il n'y a donc pas d'inconvénient qu'ils la satisfassent avec une boisson vineuse, ferrugineuse, aromatisée. Cette méthode a même des avantages sur celle qui tend à détruire l'hydropisie par exsiccation ; mais quand l'hydropisie a pour cause l'épaississement du sang, la tenacité des humeurs, leur dépravation, des engorgemens, des obstructions, des évacuations immodérées, quel effet peut-on attendre du régime sec ? On voit de l'enflure, ce sont des

eaux qui la forment ; on se propose aussitôt de les évacuer , de les dessécher : mais d'où viennent ces eaux ? Quelles sont les causes de l'épanchement , de l'infiltration ? Quand même le malade pourroit soutenir ce traitement , quand on parviendrait à évacuer & à dessécher les eaux , n'arrive-t-il pas nécessairement , qu'excepté le cas où l'hydropisie dépend d'une simple atonie , les eaux reparoissent promptement , & qu'il survient une rechûte d'autant plus fâcheuse , que le traitement a aggravé les causes du mal ?

Examinons maintenant les avantages de notre méthode. On peut , par une boisson appropriée , relâcher , détendre ou fortifier les solides , & corriger la mauvaise qualité des liquides ; c'est même la seule voie pour diminuer la tristesse & la mélancolie des hydropiques , pour remédier à l'épaississement du sang , à la tenacité & à l'acrimonie des humeurs , & le moyen le plus efficace de détruire les engorgements & les obstructions. Ces avantages sont incontestables , & les inconvéniens qui peuvent résulter en laissant boire les hydropiques à leur volonté , se réduisent , le plus souvent , à la seule apparence. Il n'y a effectivement que deux cas où les boissons soient nuisibles. Le

premier , c'est lorsque l'hydropisie est occasionnée par des hémorrhagies considérables. M. *Bouillet* en donne la raison , (pag. 101. de ses excellentes observations sur l'Anasarque). *Les vaisseaux sanguins se trouvant, dit-il, presque vuides, toutes les humeurs séreuses répandues dans tout le corps doivent s'y rendre, & le peu de sang qui reste n'étant pas suffisant pour s'assimiler ces humeurs, & le chyle qui y aborde, & qui ne peut être que fort aqueux dans un pareil cas, on conçoit aisément qu'une grande quantité de sérosités doit sortir par les orifices exhalants, & s'accumuler dans les cellules de la membrane adipeuse.*

Le second cas est lorsque l'acrimonie des humeurs est parvenue au point de ne plus pouvoir être corrigée. On accélère la mort par une boisson trop abondante; elle met en mouvement & développe les parties les plus âcres, qui étant portées dans différens vaisseaux, y causent la gangrene. On voit donc que la méthode qui d'abord étoit la seule capable de remédier aux causes qui lésent les fonctions par lesquelles le corps est conservé, accélère sa destruction, quand elle est employée trop tard, & quand le mal est parvenu à ce degré qui rend la mort inévitable. Nous avons cru devoir remar-

quer les cas où il faut s'abstenir de la boisson abondante , afin que les mauvais effets qui en résultent , quand elle est donnée à contre-temps , ne puissent servir de prétexte pour la décrier , quand elle est indispensable ; ce qui ne feroit que perpétuer les préjugés.

C'en est un très-pernicieux que d'attendre que les urines percent , pour satisfaire la soif des hydropiques. En effet , s'ils sont altérés , c'est à raison de la rigidité, des spasmes , de l'engouement & de l'acrimonie ; & dans tous ces cas , les diurétiques les plus sûrs , sont une boisson abondante qui excède même la soif des malades ; car ce n'est qu'en continuant à rendre au sang les parties les plus fluides , dont il ne cesse d'être privé dans cette maladie , qu'on peut venir à bout de délayer & de fondre jusqu'à la dernière couche des humeurs empâtées , & les rendre elles-mêmes assez fluides & méables , pour pouvoir être repompées & évacuées ; & ce n'est qu'en continuant à assouplir des solides irrités & trop tendus , qu'on peut rétablir , dans toute leur intégrité , les fonctions des voies urinaires. La crainte de disposer plus promptement à l'enflure , ni même celle d'augmenter l'épanchement , lorsqu'il est le plus considérable , ne doit pas empêcher

de suivre les vues que nous proposons. Lorsque l'épanchement n'est pas encore fait, une boisson choisie sera un des plus sûrs moyens de le prévenir, en détruisant les causes qui l'auroient produit. Lors même que la maladie sera plus avancée, & que l'épanchement sera inévitable, la boisson, bien loin de le rendre plus dangereux, pourra faciliter la guérison, en délayant, divisant, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, les humeurs empâtées. Le sang sera moins sec & appauvri, les obstructions seront moins difficiles à détruire, & les solides, plus souples, se prêteront plus facilement à l'action des remèdes.

La crainte d'augmenter l'enflure par une boisson abondante, est d'autant plus difficile à dissiper, qu'après avoir bu, la plupart des malades sentent réellement un poids, un mal-aise, une plus grande gêne dans la respiration, & que le ventre se tend davantage; ce qui les alarme, & ce qui, en effet, peut bien en imposer à ceux qui ne connoissent pas, par l'expérience, les avantages de notre méthode. Si le liquide que prennent les hydropiques augmente l'enflure, donne du mal-aise, & s'il gêne la respiration, c'est parce que les vaisseaux par lesquels il doit passer, sont engorgés par une ma-

tiere tenace , ou parce qu'ils ont perdu de leur diametre par leur tension , ou par leur relâchement. Dans tous ces cas , il n'y a pas de meilleur moyen , pour y remédier , que l'usage bien réglé des boissons convenables , sans lesquelles nul autre remede ne peut agir avec succès. En continuant ce traitement , on doit s'attendre à des évacuations abondantes qui sont toujours le premier pas vers la guérison , à moins que la maladie ne soit parvenue à son dernier période , c'est-à-dire , à moins qu'il n'y ait un affaïssement universel , ou quelque viscere affecté au point que les fonctions vitales se trouvent gravement lésées.

Je me suis occupé de démontrer , par une juste application des principes les plus certains de la médecine au traitement des hydropisies , & par des observations multipliées & exactes , l'utilité & la nécessité de la boisson dans ces maladies. Il étoit d'autant plus difficile & important de donner cette conviction parfaite , que *Sennert* , *Fernel* , *Doleus* , *Riviere* , *Sydenham* , *Charles le Pois* , *Mead* , *Monro* , & précisément tous les médecins , dont les écrits sur l'hydropisie ont eu le plus de réputation , sont d'un sentiment opposé ; *Celse* , veut qu'on mesure la circon-

férence de l'enflure ; c'est effectivement un bon signe , quand , avec la rémission des autres symptômes , le volume des eaux diminue ; mais ce n'est pas pour cela toujours un mauvais signe quand l'enflure augmente. Nous avons même prouvé qu'il n'est possible quelquefois de guérir qu'en augmentant l'enflure ; & cet axiome , qui d'abord paroît choquant , n'en est pas moins certain. Le médecin qui a ajouté l'article *Hydropisie* à l'*Avis au Peuple sur sa Santé*, édition de Paris 1765 , recommande , fut-tout , l'abstinence de la boisson aux hydropiques. Dans l'édition de 1767 , l'article *Hydropisie* est totalement supprimé , & m. *Tissot* , dans son article des maladies chroniques , en donnant des regles générales sur l'hydropisie , adopte notre sentiment , puisqu'il conseille la boisson , les délayants & les fruits. Les traités que m. *Tissot* a fait imprimer , en 1769 , sur différents objets de médecine , renferment tous , ainsi que celui sur l'hydropisie , des vues excellentes.

MM. *Cochu* , *Majault* , *Lemonnier* , *Delassonne* , *Borie* , *Leclerc* , *Lorry* , *Gervaise* , *Grandclas* , *Maloët* , *d'Arcet* , *Richard* , *de Horne* , *Bouillet* , *Bonafos* , *Desmilleville* , *Daignan* , *de la Bretho-*

niz (1), de la Maziere (2), Duperrin (3), Picamille (4), Jadelot (5), Planchon (6), Sallin, Philip, le Preux, Désessartz *, Dumangin, Guillotin, Lafisse, Solier de la Romillais, Devillier, Paulet, Bourdois de la Motte, Doublet, le Roux des Tillets, & plusieurs autres médecins, d'un savoir distingué, conseillent la boisson aux hydropiques. Ce n'est que depuis peu cependant que cet usage a été adopté plus généralement; & malgré les suffrages des médecins que je viens de citer, vous pourriez donc encore dire ce que vous avez déjà dit si souvent & si agréablement, c'est de *la nouvelle cuisine*. A la bonne heure, monsieur; mais vous vous trouvez trop mal de votre vieille cuisine, pour que vous ne deviez pas être tenté d'essayer de la nouvelle. Je ne demande pas mieux; je vous menerai chez les hydropiques, auxquels je donne mes soins, vous les verrez tous boire; vous aurez

(1) Médecin de l'hôpital militaire de Toulon; (2) médecin à Poitiers; (3) doyen de la faculté de Bourges; (4) médecin de l'hôpital militaire de l'île de Rhé; (5) professeur de la faculté de médecine de Nanci; (6) médecin à Tournay.

* Voyez sa thèse, *An detur hydrops in quo humectantia, dilluentiaque hydragogis præmittendo*. Aff. 1769.

aussi la satisfaction d'en voir guérir le plus grand nombre ; & pour mieux vous engager à suivre ces malades avec moi , il faut vous rapporter des observations authentiques , & qui prouvent indubitablement les heureux effets de la boisson abondante. Vous en trouvez un grand nombre dans mes recherches sur les hydropisies , que vous avez daigné placer dans votre bibliothèque. Il me suffit d'en joindre ici cinq , elles sont décisives.

Lenglant , grenadier des Gardes-Francoises de la Compagnie de m. d'*Hallot* , fut blessé d'un coup d'épée , le 12 d'avril 1765. Les poumons étoient lésés , & les symptômes urgents. On lui fit dix saignées. La plaie se cicatrisa en peu de jours. Il survint un gonflement d'estomac & de ventre , & la respiration fut très-gênée. Ces accidents parurent se calmer , & ce grenadier demanda à sortir de l'hôpital.

Peu de temps après , la difficulté de respirer & de marcher , des crachats abondants , & des aigreurs continuelles , le forcèrent d'aller à la charité. M. *Macquart* , qui étoit alors de quartier , lui trouva des embarras considérables vers la région du foie. Pendant son séjour dans cet hôpital , ce malade crachoit du

pus ; les urines & les selles étoient rares , toutes les nuits il sentoît des fraîcheurs aux jambes , à l'estomac & à la tête ; il saignoit souvent du nez , & il perdoit totalement l'appétit. Au bout de deux mois , il sortit de la charité , après avoir pris , sans succès , les remèdes indiqués. Ce malade , de retour aux casernes , sentit son mal empirer ; il devint même enflé par-tout le corps , de sorte qu'on fut obligé de le renvoyer à l'hôpital du régiment. L'anasarque augmenta , le scrotum & les cuisses se tuméfierent à un point prodigieux , & il survint un épanchement dans le bas-ventre. On fit observer à ce malade un régime sec , & l'abstinence de la boisson , malgré le tourment d'une soif cruelle , & on lui administra les hydragogues & les drastiques les plus violents. Les excrétiions se supprimèrent , & les symptômes devinrent si pressants , qu'on se décida à faire la ponction. Dans cet état , les indications les plus urgentes étoient de modérer la fièvre , de prévenir & d'arrêter les progrès de l'inflammation. Tout indiquoit les humectants , les délayants , les antiphlogistiques ; sans ces secours préalables , tout autre remède devenoit pernicieux. Dès que je vis ce malade , je lui

conseillai donc de boire incessamment & abondamment du petit-lait. Malgré l'oppression qui augmentoit, notre hydropique continua de satisfaire à sa soif, de sorte que, dans les vingt-quatre heures, il but quatre à cinq pintes de petit-lait & de tisane. Trois jours après l'usage de ces boissons copieuses, la soif & la fièvre se modérèrent au point que je crus pouvoir prescrire les pilules toniques.

Le 29 août, *Lenglant* les prit au nombre de quinze à la fois, & deux autres pareilles doses, c'est-à-dire, quarante-cinq en tout par jour. Par-dessus chaque prise de pilules, il but du bouillon, ou du petit-lait. Il prit de même tous les jours un bouillon aux herbes, avec le sel ammoniac, & tous les trois ou quatre jours un lavement de petit-lait. Le septième jour & les suivans, les urines percerent, les selles devinrent fréquentes, la fièvre & la soif diminuerent sensiblement. Comme l'évétisme étoit tombé, on augmentoit de jour à autre le nombre des pilules, jusqu'à celui de quarante pour la dose, c'est-à-dire, cent vingt par jour, en interrompant l'usage chaque quatrième, cinquième ou sixième jour. Vers la fin de septembre, l'enflure diminua considérablement, la respiration devint libre;

libre ; le malade jetta aisément des crachats épais & visqueux , & il eut des moiteurs qui le soulagerent. Le ventre , cependant , quoique moins volumineux , conserva de la tension & de l'empatement , particulièrement vers la région du foie. Le quarantieme jour du traitement , il survint une dysenterie qui ne fut accompagnée d'aucun symptôme fâcheux , elle ne dura que six jours ; elle céda aux remedes usités en pareils cas , & le lendemain , septieme , *Lenglant* reprit & continua l'usage des pilules toniques , à la même dose que la veille de la dysenterie : il ne ressentit aucune douleur , & ses évacuations n'étoient nullement teintes de sang. *Lenglant* continua l'usage des pilules toniques , du petit-lait & des bouillons aux herbes avec le sel ammoniac , toujours avec le succès le plus marqué. Vers le milieu d'octobre , l'enflure fut entièrement dissipée , les embarras du bas-ventre diminuerent sensiblement. Je fis diminuer la dose des pilules ; je supprimai les bouillons aux herbes , je leur substituai un vin médicinal , & j'accordai un régime plus nourrissant.

Le 15 de novembre , le ventre fut absolument dégagé & dans l'état naturel. *Lenglant* fit bien toutes ses fonctions , &

le 25 du même mois, il sortit de l'hôpital du régiment en bonne santé.

Dans le courant du mois de mars suivant, ce grenadier fut commandé pour monter la garde à Versailles. En y arrivant, étant en sueur, il but une grande quantité d'eau froide. Il revint à l'hôpital avec un gonflement de ventre & une gêne dans la respiration; mais il se remit bien vite avec peu de remèdes, à l'aide du repos & d'un bon régime. Depuis ce temps, malgré la dure nécessité d'un régime trop sobre (*Lenglant* fut, pendant deux mois, en prison, au pain & à l'eau), il continue de jouir d'une santé, même à l'épreuve des excès.

Cette maladie a été suivie par m. le maréchal de *Biron*, par m. *Richard*, & par mm. *Dufouart*, dont vous ne pourrez point récuser le témoignage. Vous admettrez sans doute aussi celui de m. *Bonafos*, & son observation; elle seule vaut un volume de preuves.

« Le nommé *Jacques Ratte*, dit *la Terreur*, soldat dans le régiment de Champagne, compagnie de m. de *Gueroniere*, entra dans l'hôpital militaire de Perpignan, le 21 juillet 1767. Il étoit attaqué d'une fièvre ardente, se plaignant de chaleurs énormes dans les entrailles, & d'une soif inextinguible; la

langue étoit sèche, noire & aride. Ce fut principalement en inondant le malade d'une limonade, tantôt végétale, tantôt minérale, dont il faisoit usage pour sa boisson ordinaire, par le moyen de quelques saignées, de beaucoup de lavements & de quelques minoratifs, comme les tamarins, la crème de tartre & la manne, que je vins enfin à bout de guérir cette maladie ».

« Mais, par la suite, ce soldat se plaignoit toujours de beaucoup de soif, de beaucoup de feu dans les entrailles; les urines étoient fort allumées; elles ne couloient qu'avec peine & en petite quantité; elles diminueoient tous les jours, & se supprimèrent presqu'en entier. Il restoit une fièvre lente, avec un petit redoublement, tous les après-midi. Le malade commença à devenir un peu bouffi du visage & des extrémités inférieures; il usoit toujours de la limonade, qui le tempéroit beaucoup; il prenoit aussi plusieurs fois par jour de petites doses de nitre purifié ».

« Les symptômes néanmoins allèrent toujours en augmentant; l'enflure gagna de plus en plus; le malade devint anasarque & ascitique, sans presque rendre une goutte d'urine ».

« Comme la soif & l'ardeur des viscères

duroient toujours, je ne cessai point de donner de la limonade au malade, d'autant plus que si je voulois essayer de la discontinuer un seul jour, aussi-tôt il se trouvoit plus mal, & il me la redemandoit, de nouveau, avec instance, comme étant la seule chose en quoi il trouvoit du soulagement. En même temps je commençai de mettre en usage de légers incisifs, les fucs des plantes chioracées, principalement du pissenlit, ensuite j'ajoutai les cloportes; tout cela étoit inutile. Voyant tous les jours le mal empirer, je voulus essayer du vin calibé des formules de m. *Richard* (1), une once le matin, & autant le soir; le malade en fut si échauffé, que je fus obligé de diminuer la dose de ce vin, & de n'en donner qu'une demi-once par jour, en continuant toujours la limonade ».

« Malgré cela, le malade souffroit toujours des douleurs dans les entrailles, qui le dévoroient; de sorte que je me vis forcé d'abandonner, en entier, le vin calibé. Je n'en fus pas surpris, eu égard à la maladie qui avoit précédé ».

« Mais, d'autre part, l'hydropisie faisoit toujours de nouveaux progrès; le ventre

(1) Voyez Recueil d'observations de médecine des hôpitaux militaires, tom. I. de l'imprimerie royale, 1766.

enfloit de plus en plus , la fluctuation étoit sensible , l'enflure de tout le corps , sur-tout des jambes , des cuisses & des parties génitales étoit monstrueuse ; il survenoit souvent des hémorrhagies par le nez : tout cela me faisoit désespérer de mon malade. Dans cet état , je voulus avoir recours aux pilules toniques de m. *Bacher* ; je me contentai d'en faire prendre dix-huit par jour au malade , de crainte de le trop irriter , & de l'échauffer. Ces pilules , dont le malade fit usage à différentes reprises , produisirent quelques felles , accompagnées de tranchées assez vives ; mais du reste , elles n'opérèrent aucun mieux. Je voulus varier les remèdes ; tantôt j'avois recours aux simples incisifs & légers fondants ; je mis en usage le savon d'alicante , les cloportes , le safran de mars apéritif ; tantôt je revenois au vin calibé , tantôt aux pilules toniques ; le malade étoit toujours pire , & il ne soupiroit qu'après la limonade , que je lui permettois de continuer ».

« Voyant cependant que rien n'opéroit , & que la maladie , au contraire , faisoit toujours des progrès , je fis interrompre l'usage de la limonade , & prescrivis la lessive de cendres de genêt pour boisson ordinaire ; je mis aussi en usage l'infusion de la seconde écorce du sureau dans le

vin blanc, & autres remèdes sans nombre, tantôt diurétiques & apéritifs, tantôt hydragogues, plus ou moins actifs; mais bientôt j'étois obligé d'abandonner tous ces remèdes, qui ne faisoient qu'échauffer mon malade, sans diminuer son mal, & je devois revenir au plutôt à la limonade, pour tempérer la soif, & le feu qui le dévorait; de sorte que je suspendis, pendant plusieurs jours, l'usage de tout remède, & je me contentai de laisser boire de la limonade au malade à sa volonté, pour tâcher de calmer cet incendie. En effet, par le moyen de cette boisson acide bien abondante, le malade se trouvoit soulagé; la soif, l'ardeur, l'aridité de la langue cessèrent enfin ».

« Mais, malgré cela, les urines ne couloient pas; le bas-ventre enflait de plus en plus; les téguments étoient si fort tendus, que le malade souffroit des douleurs vives, & avoit beaucoup de peine à respirer; c'étoit-là un nouveau tourment, qui achevoit d'accabler le malade ».

« Dans cette situation, je me déterminai enfin à faire faire la ponction au malade, qui la desiroit beaucoup. Cette opération fut faite le 15 octobre 1767; on tira environ vingt-cinq livres d'eau; j'avois recommandé qu'on eût l'attention d'avoir des bandes convenables pour ferrer le

ventre au fur & à mesure que l'eau sortoit, pour suppléer ainsi à la pression que faisoit sur les viscères du bas-ventre l'eau qui y étoit contenue. Cette précaution fut d'abord mal exécutée par les garçons chirurgiens qui soignoient le malade ; j'y fis remédier lors de ma visite du lendemain, & le malade s'en trouva foulagé ».

« À la suite de cette opération, le malade fut tourmenté par des tranchées & des douleurs de colique des plus vives, & il fut menacé d'un cours de ventre séreux ».

« Le grand feu étoit calmé, le malade n'avoit plus cette soif brûlante, dont il avoit été tourmenté ci-devant ; au contraire, il s'abstenoit facilement de boire, ou ne buvoit que très-peu. Je laissai d'abord aller la diarrhée, en recommandant toujours de bien contenir le ventre, par le moyen des bandes ; mais voyant que les tranchées augmentoient, j'ordonnai une demi-dragme de thériaque, qui les calma merveilleusement ».

« Voulant tâcher de rétablir le ton des solides, & de procurer, par les urines, l'excrétion de la sérosité épanchée dans la cavité du bas-ventre, & dans tout le tissu cellulaire ; de détruire enfin les embarras considérables qui s'étoient formés dans les viscères, je revins au vin calibé. Le ma-

lade avoit quelque peine à se déterminer à le prendre , à cause des mauvais effets qu'il en avoit éprouvés par le passé ; mais je le persuadai , & me contentai de lui en donner une fois par jour , une once & demie tous les matins , & , soit pour calmer les tranchées du bas-ventre , soit pour ranimer un peu les forces du malade , je faisois délayer tous les jours dans le vin calibé une demi-dragme de thériaque , & je faisois toujours tenir le ventre bien ferré ».

« Le vin calibé fit un effet bien différent de la première fois ; bien loin que le malade en fût échauffé , il sentoît tous les jours , que ce vin consolait son estomac , & qu'il lui donnoit des forces. Ce remède agit d'abord par les urines ; il commença d'en faire usage vers le 20 octobre ; peu de jours après , il pissâ abondamment ; l'enflure diminua sensiblement ; l'œdème des parties supérieures fut entièrement dissipé en peu de jours ; le bas-ventre diminuoit aussi visiblement. Je voulus quelquefois supprimer la thériaque ; mais aussi-tôt le malade souffroit des coliques : ce qui me déterminâ à la faire ajouter tous les jours dans le vin calibé ; au moyen de quoi le malade se trouvoit mieux de jour en jour , & ne souffroit pas ».

«Encouragé par les bons effets que je voyois opérer à mon remède , je le continuai avec confiance. Le malade , en effet , prenoit tous les jours de nouvelles forces ; il mangeoit avec appétit ; de sorte que vers le 15 novembre , il fut en état de se lever un peu , & de faire un tour dans la salle. Le 20 novembre , l'enflure étoit presque dissipée en entier ; le bas-ventre , qui avoit été monstrueux , étoit presque réduit à son état naturel ; le malade pouvoit boutonner sa veste , & se promenoit librement dans la salle ».

«Cependant , comme le malade se plaignit d'avoir un peu de dégoût , je le purgeai avec une médecine ordinaire , dans laquelle je fis ajouter quelques grains de poudre de jalap. Cette médecine produisit un bon effet ; & le lendemain , 22 novembre , le malade revint à son vin calibé avec la thériaque , sans en augmenter la dose , qu'il a continuée jusqu'à entière guérison ».

«Tout , en effet , a été delà en avant de mieux en mieux ; l'hydropisie universelle a été entièrement détruite ; le malade s'est rétabli à vue d'œil ; il est revenu en entier à son premier état ; il est enfin sorti de l'hôpital le premier février 1768 , bien rétabli , se portant le mieux du monde , n'ayant plus la moindre marque

d'enflure dans aucune partie de son corps ; aujourd'hui il fait son service aussi-bien & avec autant de vigueur, qu'il l'ait jamais fait ».

N'est-il pas évident que ce soldat eût été tué par le régime sec, tandis qu'il a été sauvé par l'abondance de la boisson ?

Vous connoissez mm. *Mangeot* & *Rouffiere*, pour lesquels vous avez été consulté. Je le fus après vous, & je les ai trouvés dans l'état le plus déplorable. Tous les deux avoient des étouffements qui les obligeoient de passer les nuits dans un fauteuil ; ils avoient tous les deux des obstructions & de la fièvre ; chez l'un & chez l'autre les évacuations, & surtout celles des urines, manquoient, & l'un & l'autre étoit énormément enflé ; il falloit cependant leur faire quitter le régime sec, les faire boire, & ne point hésiter à les faire enfler davantage. Tout cela est arrivé ; mais ces hydro-piques ne tarderent point à être foulagés & désenflés. M. *Mangeot*, que vous aurez pu voir chez m. l'Archevêque, se trouve dans un état fort satisfaisant. M. *Rouffiere* est bien désobstrué & désenflé ; mais ayant été sujet depuis longtemps à l'asthme, à la goutte, & à l'intermittence du pouls ; il est d'une grande foiblesse & dans le marasme. Cet hiver

il lui est survenu une vomique , qui faisoit craindre un danger éminent ; depuis ce temps son pouls est devenu régulier , & sa poitrine est plus libre qu'elle ne l'a été pendant plusieurs années. Il dort parfaitement bien , & l'appétit est bon , son état cependant à exigé les plus grands ménagements , & ne le laisse point sans inquiétudes. C'est précisément dans les cas les plus difficiles , qu'on apprend à trouver les ressources , & il falloit les multiplier chez ce malade , pour remédier aux diverses complications & à la gravité des accidents qui sont survenus. Cette observation est des plus intéressantes ; je l'insérerai dans un mémoire sur l'hydropisie de poitrine , que je me propose de donner au public.

Peut-être , monsieur , commencez-vous à être ébranlé , à avouer même que ces observations pourroient effectivement signifier quelque chose en faveur de la méthode délayante ; mais il vous reste encore à objecter , que m. l'Archevêque avoit soixante-dix-neuf ans. D'accord : Vous m'inspirez trop bien , monsieur , pour vous laisser sans réponse. Lisez l'observation suivante. Une femme de quatre-vingts ans en fait le sujet : elle étoit , à la vérité , d'une constitution aussi forte que m. l'Archevêque ; mais , quoique les

accidents chez elle eussent été infiniment plus graves que chez m. l'Archevêque, & quoique l'enflure eut été énorme, elle a bu, elle a guéri, & elle a encore vécu douze ans. Elle est donc morte âgée de quatre-vingt-douze ans, & seulement douze ans après avoir eu une hydropisie des plus dangereuses. C'étoit le 20 mai 1764, que je l'ai vue hydropique, & elle a continué de vivre jusqu'au mois d'avril 1776.

Pour avoir des observations exactes, je charge souvent les malades eux-mêmes de les faire jour par jour, ou bien les personnes les plus intelligentes qui les environnent. Celle que je vous invite à lire, a été faite par un des fils de la malade, procureur-fiscal de Nogent-sur-Marne. Son récit vous intéressera; c'est l'expression de la nature.

«Ma mere Bénard, âgée de quatre-vingts ans, croit avoir ressenti les commencemens de sa maladie vers la fin de 1759. Dans ce temps, il lui est survenu une enflure aux jambes, & sur-tout aux chevilles des pieds, dont elle a souffert pendant plusieurs mois. L'enflure s'est ensuite diminuée; mais il lui a succédé des battemens de cœur très-violents, qui lui prenoient ordinairement deux ou trois fois la semaine. Elle s'est apperçue qu'elle

n'urinoit que dans ces battemens; & les urines venoient alors en très-grande abondance : hors ce temps, elle n'urinoit pas. Elle sentoit venir ces battemens par une espece de suffocation d'estomac, & des maux de cœur, & elle ne se trouvoit soulagée que par l'abondante évacuation d'urine qui succédoit à ces douleurs. Elle a été dans cette situation pendant trois ans, ayant de temps en temps les jambes enflées, & des douleurs de rhumatisme, sur-tout au bras droit, qui la faisoient beaucoup souffrir : elle a, dis-je, été trois ans dans cet état, sans avoir consulté personne, s'imaginant, sans doute, que cela n'auroit aucune suite fâcheuse; mais un chagrin qu'elle a eu l'hiver passé, 1763, a entièrement fait déclarer sa maladie : car depuis ce temps, elle a toujours été en empirant; son estomac & sa poitrine se sont insensiblement remplis; ses douleurs de rhumatisme ont redoublé, & lui venoient répondre dans la poitrine; ce qui lui occasionnoit une grande difficulté de respirer : ses urines ne sont plus venues comme à l'ordinaire; ses jambes, son estomac, son ventre se sont enflés considérablement. L'hydropisie s'est déclarée dans tout le corps : elle ne laissoit cependant pas que de ressentir très-souvent des envies d'uriner;

mais elle n'urinoit que peu, & avec beaucoup de difficulté, & non sans douleur. L'urine qu'elle rendoit étoit fort rouge, & dépofoit un limon semblable à de la brique pilée. Enfin, se voyant dans un état où, au lieu d'espérer du foulagement, elle empiroit au contraire de plus en plus, elle fit venir un chirurgien qui, ne traitant sa maladie que d'un simple rhumatisme, la saigna, & la purgea ensuite avec une espece de sirop de nerprun. Depuis ce moment, les suffocations d'estomac devinrent insupportables. Croyant donc que ce chirurgien, par son traitement, lui avoit fait plus de mal que de bien, elle a eu recours à d'autres. Un second chirurgien l'ayant vue, la saigna deux fois en deux jours, & il la purgea plusieurs fois de suite, traitant sa maladie d'inflammation du bas-ventre, sur lequel il lui fit appliquer des fomentations avec des herbes émollientes. Pendant tout ce traitement, l'enflure n'a fait qu'accroître, les douleurs se sont augmentées, & la respiration est devenue très-difficile. Elle vit encore un troisieme chirurgien, qui la saigna encore deux autres fois, & qui lui ordonna des breuvages faits avec des racines de persil, d'asperges & autres, dont on ne se souvient plus. Ce traitement n'a pas eu de meilleures suites que

les autres ; l'hydropisie a gagné les reins ; les mains & les bras commençoient alors à enfler à vue d'œil ; elle ne pouvoit plus jetter aucun crachat , ce qu'elle faisoit auparavant , quoiqu'avec peine ; sa poitrine paroissoit être entièrement remplie , & elle étoit attaquée d'un râle qui annonçoit une mort prochaine & inévitable. Tel est l'état où m. *Bacher* a trouvé ma mere , le 20 mai 1764 , quand madame *Delorme* , remplie de bontés pour elle , nous engagea à le prier de venir la voir. Dans les quatre premiers jours , qu'elle commençoit à faire usage des pilules toniques , elle s'est trouvée beaucoup soulagée par une grande évacuation d'urine ; l'usage continué de ces pilules , pendant plusieurs jours de suite , lui ont fait vider une grande quantité de sang & d'autres matieres corrompues & fétides , qui lui occasionnoient , sans doute , toutes les suffocations d'estomac , & les difficultés de respiration ; de sorte qu'au bout de quinze jours , tout au plus , sa poitrine s'est débarrassée , sa respiration a repris sa première liberté , son ventre s'est entièrement dégonflé , & ses jambes ont aussi beaucoup diminué de volume ; elle tiroit ses crachats avec beaucoup de facilité , & abondamment. Voyant le bien inespéré que lui avoient procuré ces pilules , elle

a tâché de suivre exactement, pendant tout l'été, le régime que lui avoit conseillé m. *Bacher* ; ce qui lui a toujours procuré du soulagement de plus en plus. Mais, comme les causes n'étoient pas encore détruites chez elle, dès qu'elle passoit huit jours sans prendre des pilules, ses urines s'arrêtoient, & l'enflure recommençoit ; mais, aussi-tôt qu'elle en reprenoit, ses urines reprenoient leur cours, elles devenoient abondantes & très-claires ; de sorte que, pour avoir toujours du soulagement, elle a été obligée, pendant tout l'été, de prendre toutes les semaines environ soixante pilules en deux jours. Mais, depuis deux mois, ou environ, que la saison est devenue plus rude, elle ne se trouvoit pas si bien qu'à l'ordinaire, & il semble que l'enflure eût voulu reprendre le dessus ; elle n'éprouvoit plus de ces pilules le soulagement ordinaire qu'elle en avoit auparavant ; cependant elle en a pris régulièrement tous les huit jours comme à l'ordinaire, excepté que, depuis longtemps, elle ne prenoit plus de lavements, & qu'elle ne faisoit usage d'autre boisson que du vin blanc. Dans le mois de février 1765, elle ressentit des maux de cœur qui lui ont procuré un vomissement qui lui a duré plus de vingt-quatre heures, & elle a vomi une quantité abondante d'eau bleuâtre,

tre , & d'une bile fort âcre : il est survenu ensuite une très-grande évacuation d'urine ; ce qui a rendu sa poitrine entièrement libre , & a ramené l'appétit. Après cela, elle a pris un vin avec des bayes de genievre & de laurier, & ensuite un vin avec de la limaille de fer & du quinquina, & d'autres drogues ; ce qui lui a très-bien fait ; & elle s'est bien trouvée tout l'été & l'hiver dernier, en prenant de temps en temps des pilules toniques ».

Vous connoissez madame de *l'Âge*, elle a répandu ses bienfaits sur cette malade ; & si madame de *l'Âge* a oublié les bontés qu'elle a eues pour cette vieille hydropique, elle se souviendra toujours de la maladie & de son traitement.

Actuellement, monsieur, avez-vous encore quelque chose à me demander ? Oui certainement ; car il faut vous enseigner le traitement par lequel il eût été facile de guérir m. l'Archevêque. Représentez-vous encore son état : son pouls étoit plein, dur & fréquent, l'appétit perdu, la nuit agitée, & le jour il survenoit une forte propension au sommeil, les urines étoient rares & enflammées : tous les symptômes se réunissoient donc pour annoncer une disposition prochaine à l'inflammation. Aussi ai-je prescrit un régime délayant & rafraîchissant ; aussi

m. l'Archevêque commençoit-il à moins souffrir, à être moins assoupi le jour, à dormir tranquillement la nuit; aussi falloit-il continuer l'usage des boissons rafraîchissantes, celui des fruits fondants & des légumes aqueux. Je vais vous dire encore ce qui seroit arrivé, comme je vous ai prédit ce qui est arrivé.

Les boissons auroient pénétré dans les vaisseaux sanguins & lymphatiques, elles se seroient insinuées dans les glandes, elles auroient imprégné les humeurs tenaces qui faisoient obstruction, elles les auroient ramollies, détrempées, fondues, & auroient amené le moment d'évacuer une partie de ces humeurs rendues fluxiles, en même temps que les vaisseaux auroient été détendus. Un purgatif doux auroit suffi, on auroit purgé avec la manne, la pulpe de tamarins, la crème de tartre & le petit-lait. Quelque doux que soit ce purgatif, il ne falloit y revenir qu'après avoir obtenu une nouvelle fonte des humeurs par l'usage continué des délayants; il n'y a qu'un seul obstacle qui auroit pu empêcher le succès du purgatif que j'indique, c'est le gonflement des vaisseaux sanguins: car le sang étant très-échauffé & très-épais, il n'auroit probablement pas pu recevoir la quantité d'eau qui lui manquoit, qu'en dilatant, par ce mélange, les

vaisseaux au point d'en forcer le diametre. C'étoit-là l'instant, comme j'en avois prévenu dans ma premiere consultation, d'appliquer les sangsues, & par un effet simultané elles auroient rendu la liberté générale à la circulation, & contribué efficacement à la résolution des embarras du foie. Il ne falloit pas d'autres moyens pour guérir m. l'Archevêque; &, je le répète, il étoit facile de le guérir, parce que sa maladie n'étoit point compliquée: c'étoit une hydropisie occasionnée par une disposition inflammatoire, & le régime aqueux & rafraîchissant, les doux purgatifs & l'application des sangsues, auroient également dissipé la cause & l'effet de cette maladie.

Mais j'ai ouï dire à vos partisans, que plusieurs causes avoient contribué à la mort de m. l'Archevêque. Il avoit eu la fistule, il avoit subi l'opération de la taille; enfin, vous ne vous êtes point trompé, disent-ils, & vous ne vous trompez jamais. M. l'Archevêque, selon eux, n'est point mort par les obstructions & par l'inflammation; mais, comme vous le donnez à entendre dans votre bulletin, c'est, le prétendent-ils toujours, la présence des eaux dans le bas-ventre, qui a occasionné la léthargie, l'apoplexie & la mort; ce n'est pas non plus, à ce que

vous assurez, le purgatif que vous avez donné dans le temps de la plus forte irritation, qui a occasionné l'épanchement & la léthargie qui s'en est suivie. Vos partisans soutiennent également que l'épanchement, qui s'est renouvelé après la ponction encore plus rapidement que celui qui a été déterminé quatre jours avant par l'effet de la médecine, n'a point été nécessaire parce que vous avez donné mal-à-propos issue à la sérosité fournie par le premier épanchement, & conséquemment ils persistent à nier que la léthargie, l'apoplexie & la mort qui se sont succédées d'une manière très-prompte, doivent être attribuées au purgatif, à la manière dont vous avez purgé (1), & à la ponction. Vos partisans, quoiqu'ils s'en rapportent plutôt à vos discours qu'aux phénomènes de la maladie, ne pourront cependant plus résister à la vérité en leur présentant les phénomènes de la mort. Son témoignage est irrécusable, il convaincra les plus obstinés.

Le crâne ayant été exactement scié, on a eu beaucoup de peine pour le séparer de la dure-mère avec laquelle il avoit l'adhérence la plus intime.

(1) Cette manière de purger se trouve dans le récit historique, pag. 15 & suiv.

Toute la substance tant externe qu'interne du cerveau, ainsi que celle du cercelet, étoient enflammées & gorgées de sang.

Pareille inflammation & pareil engorgement dans les lobes du poumon, dont une portion étoit flétrie.

Environ quatre pintes de sérofités épanchées dans les intervalles du bas-ventre.

Le foie très-volumineux, dur, squirrheux & parsemé de quantité de petits points noirs & friables.

La vésicule du fiel contenoit une bile noire & épaisse, & deux petites pierres.

L'épiploon étoit aussi squirrheux dans toute son étendue, ainsi que le pancréas.

La rate participoit de l'inflammation ainsi que les reins; le rein gauche étoit un peu plus volumineux que le droit.

La vessie, ainsi que l'estomac & les intestins, n'ont rien offert d'extraordinaire.

Dans ce rapport vous ne trouvez nulle affection dans la vessie, & nul vestige de fistule; mais le cerveau, les poumons, le foie, le pancréas, l'épiploon, la rate, le sang, la bile, tout vous certifie l'inflammation, l'obstruction & le desséchement.

M. *Daignan*, dans ses remarques & ses observations sur les hydropisies (1), rap-

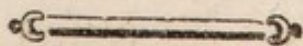
(1) Ce mémoire de m. *Daignan* est inséré dans mon ouvrage déjà cité, voyez pag. 486.

porte des observations anatomiques bien conformes à la précédente. Vous allez en juger.

« Le régime sec , qui n'est que trop connu du vulgaire , produit des effets faciles à distinguer dans les cadavres de ceux qui s'y sont soumis opiniâtrément ; j'en citerai des exemples à la fin de ce mémoire. On trouve ordinairement les viscères racornis, desséchés, durs, squirrheux, parsemés de tubercules, gorgés d'un sang livide, noir & épais, qui leur donne la même couleur ; ils sont atteints de marques de phlogose, d'inflammation, de gangrene ; toutes les humeurs tendent à la putridité, & le liquide épanché paroît toujours moins limpide, & plus gluant. Tous ces phénomènes sont aisés à déduire de l'état du vivant : si les humeurs naturelles ne reçoivent pas de quoi réparer la sérosité à mesure qu'elles en perdent, elles sont bientôt réduites dans un état propre à produire tous ces désordres ; d'ailleurs, celle qui s'en échappe après quelques jours d'abstinence de la boisson, a toujours quelque disposition alkaline qui la rend bientôt âcre & corrosive, au moyen de la chaleur qu'elle éprouve dans le lieu où elle s'épanche, & où elle séjourne ; & cette chaleur en dissipe la partie la plus fluide ; c'est ce qui

la rend gluante. Après cela, doit-on être étonné si des viscères gorgés intérieurement, & macérés extérieurement par des humeurs aussi dépravées, se trouvent en si mauvais état. Comme le régime sec oppose les plus grands obstacles à la circulation, tous les symptômes sont plus graves, & les malades souffrent plus dans cet état, que dans tout autre; mais la plus grande souffrance est celle que cause la privation absolue de la boisson. Tout le monde peut apprécier ce tourment: pour prouver combien il est cruel, *van Swieten* cite l'exemple d'un ami du roi Antigonus, qui hâta sa perte en buvant son urine, pour ne pas manquer à ce monarque qui lui avoit recommandé de ne pas boire, par l'intérêt qu'il prenoit à sa guérison.

Dans ma seconde lettre, monsieur, j'aurai l'honneur de vous entretenir sur la formation de l'hydropisie, ses différentes espèces, & sur les moyens de les reconnoître, de les juger & de les guérir.



E R R A T A.

Page 17, *derniere ligne*, 41, lisez 31.

Page 19, *derniere ligne*, 47, lisez 37 & suiv.

Page 30, *ligne 21*, après ces mots, une bonne chose, lisez ; & pour vous en donner une preuve,

~~Page 40, ligne 12, au lieu d'une virgule, il faut un point.~~



2

E X T R A I T
D U J O U R N A L

De Médecine, Chirurgie & Phar-
macie, du mois de Février
1782.



S E C O N D E L E T T R E

D E M. B A C H E R

A M. B O U V A R T,

P O U R servir d'EXTRAIT des Recherches
sur les maladies chroniques, particuliè-
rement sur les hydropisies, & sur les
moyens de les guérir; par m. BACHER,

F

*docteur-régent de la faculté de médecine
de Paris (1).*

Ne quidquam pro vero ideò recipiamus , quia
receptum est , sed experimenta acquiramus quæ
fidem opinionibus nostris faciant. HALLER , *élé-
ment. physiol.* tom. 1 , lib. 3 , sect. 2 , page 204.

*A Paris , chez la veuve Thibouft , im-
primeur du roi , place de Cambrai ; &
Didot le jeune , quai des Augustins.
1776. in-8°. de 724 pages.*

L'OBJET de notre discussion ne me
permettoit pas , monsieur , de taire des
vérités qui devoient vous paroître dures ;
mais si mes expressions ne pouvoient être
trop nettes pour donner un entier déve-

(1) Persuadé qu'un journaliste doit être très-
réserve sur un ouvrage qu'il fait paroître en son
nom , j'ai cru qu'il me convenoit de n'annoncer
que le titre de mes *recherches* : c'est aussi ce que
je me suis borné à faire dans le journal de juin
1778 , p. 565. Mais ma discussion avec m. *Bouvard*
me détermine en ce moment à suivre le conseil de
plusieurs médecins qui desirerent que je fasse con-
noître mes recherches par un extrait.

loppement à la théorie qui a conduit à une méthode encore nouvelle, (c'est-à-dire peu connue, quoiqu'elle soit justifiée par des observations recueillies pendant quarante années), il devoit en résulter un avantage trop précieux, pour qu'actuellement vous n'en excusiez & n'en approuviez pas le motif. Le véritable moyen de faire honorer les médecins, & le seul digne d'eux, c'est de convaincre le public que leurs prédécesseurs & leurs contemporains ont perfectionné un art aussi difficile qu'important, avec assez de succès pour que le plus grand nombre des malades puissent être traités d'après des principes aussi heureux dans leur résultat, que sûrs dans leur application. Vous avez déjà vu dans ma première lettre, & vous verrez également dans celle-ci, que j'ai ramené le traitement des hydropiques aux principes de la médecine. Par l'application de ces principes, en conformant le traitement aux besoins de la nature, nous obtenons le double avantage d'affranchir les hydropiques d'un tourment cruel, & de les guérir plus fréquemment. Néanmoins, comme je l'ai déjà dit, mon travail étoit presque ignoré, c'est à votre nom que je vais devoir un succès plus étendu. Bien que vous y ayez contribué involontaire-

ment, ce n'en est pas moins à vous présentement à multiplier les avantages que cette doctrine doit produire en l'adoptant, & en la confirmant par votre suffrage. Mais si, en attendant, elle rend la guérison des hydropiques plus assurée & plus facile, si même elle répand un nouveau jour sur quelques maladies de langueur, je me ferai toujours gloire de publier que je dois cet avantage aux lumières & à une suite de correspondance de plusieurs médecins de province (1), & sur-tout à mon père à qui le mérite de l'invention en appartient. Je dois mes principes à ses institutions, & c'est de ses manuscrits que j'ai tiré tout ce que mon travail peut offrir de neuf & d'intéressant. La reconnaissance ne me permet pas non plus d'oublier que sans les conseils & sans la bienveillance de mm. *De Laffonne, Maloët & Richard*, je me serois laissé décourager par les obstacles que je rencontrais en proposant l'utilité & la nécessité de la boisson dans l'hydropisie.

En m'occupant, dans ma première lettre, à fixer l'opinion générale sur les effets de l'abstinence de la boisson, & sur ceux de la méthode contraire, j'ai dû entrer

(1) Voyez page 24.

dans des détails dont il résulte un nouvel avantage ; car je ne pouvois établir la théorie qui a conduit à la méthode délayante, qu'en faisant connoître au public que le traitement des hydropiques, pour être heureux, suppose une chaîne non interrompue de connoissances, & que par conséquent on ne peut, sans témérité, le confier qu'aux médecins, par lesquels seuls il peut être & sera dirigé à l'avenir avec sûreté, tandis qu'auparavant les hydropiques étoient souvent abandonnés aux charlatans, parce que, comme nous l'avons déjà remarqué, le traitement de ces malades étoit trop souvent empirique entre les mains des médecins même. Cette vérité sera encore mieux sentie en démontrant que l'hydropisie n'est presque jamais une maladie primitive, mais qu'elle se forme & se manifeste le plus souvent à la suite d'autres maladies : aussi la difficulté de la guérir est-elle toujours relative à la gravité de la maladie qui a occasionné l'enflure, & qui est compliquée avec elle. Il y a donc une immense variété dans les causes & les complications de l'hydropisie ; il faut donc aussi, pour la traiter avec les connoissances nécessaires, en avoir les plus exactes sur toutes les maladies, & sur la nature & sur l'action de tous les

remedes qui peuvent leur convenir. Cet apperçu suffit pour avertir le public du danger auquel il s'expose en confiant le traitement d'une maladie aussi difficile aux empiriques.

Je n'ai point la présomption de croire que seul & de mes propres forces , je puisse saisir l'ensemble des rapports qu'offre la médecine. Si j'ai été assez heureux pour répandre un nouveau jour sur plusieurs causes & complications d'hydropiques , il reste encore bien des éclaircissements à donner sur des points de pratique qu'il seroit important de décider , sur-tout relativement aux hydropiques de poitrine. Je n'ai pu étendre , à quelques égards , les limites de l'art que par le secours de mes confreres , & c'est à leur amitié , à leurs lumieres & à leurs conseils , que je devrai de nouveaux succès. Je me ferai donc toujours un devoir de leur soumettre mes vues. Que je suis à plaindre , monsieur , de n'avoir pu , dans nos premieres consultations pour m. l'Archevêque , vous persuader que si ce n'étoit point par égard pour moi , votre confrere , c'étoit par l'attachement que les vertus de m. l'Archevêque vous inspiroient , que vous deviez examiner mes raisons avec une attention suivie. Je n'aurois point eu le désagrément

de vous citer devant le public pour détruire vos préjugés. Je présume, à juste titre, que vous venez de les écarter loin de vous, & qu'en adoptant mes principes sur la nécessité de la boisson, vous commencez à vous appercevoir que ce n'est que parce qu'on les a généralement ignorés, que depuis des siècles le traitement de l'hydropisie n'a point été rectifié.

Comme le nom même de l'hydropisie paroît effrayant, il importoit d'examiner si c'est par elle-même que cette maladie est mortelle, & si elle est même toujours dangereuse, si elle ne devient pas souvent telle par les moyens employés jusqu'ici pour la combattre, & si ce n'est pas le mauvais traitement qui la rend rebelle ou incurable, & qui en accélère la terminaison malheureuse.

On a vu de bons effets & des guérisons d'hydropisies opérées par les apéritifs, par les diurétiques, par les sudorifiques, par les toniques, par les purgatifs, par les émétiques, par le mercure, par l'opium, par un air sec & par l'insolation, par les bains secs & spiritueux, par une nourriture sèche, & par l'abstinence de la boisson, par une boisson copieuse, par les incrassants, par les anti-scorbutiques, par les onctions & frictions huileuses,

par les bains , par des vapeurs , des lavements & des cataplasmes de décoction émolliente , par les saignées , par la ponction , par les scarifications , par les vésicatoires , par d'autres topiques irritants , par le caustere actuel , par la communication de la galle ; & enfin on a vu guérir des hydropiques uniquement par les forces de la nature. Mais les effets de ces moyens n'ont pas toujours été uniformes & constants , ils ont même rarement réussi ; ce qui a jetté une grande incertitude tant sur leur choix que sur la maniere de les appliquer.

Cependant les caracteres , les symptomes & les degrés des hydropisies fournissent des indications & des signes qui auroient dû déterminer sur le choix des remedes & sur la méthode de les employer. Mais quoique l'hydropisie soit une maladie peu rare , les véritables indications , jusqu'à nos jours , ont été constamment si mal saisies , que la pratique ordinaire devoit être aussi cruelle que malheureuse , car elle est précisément opposée aux principes de la médecine.

En vous présentant de justes idées sur la formation de l'hydropisie , sur ses différentes especes , & sur les moyens de les reconnoître , j'espere , monsieur , de vous

persuader entièrement que pour guérir les hydropiques il faut avoir égard plutôt à la cause qu'à l'effet; c'est-à-dire, plutôt à la maladie qui a précédé l'hydropisie, qui l'a déterminée, & qui est compliquée avec elle, qu'à l'hydropisie elle-même.

L'hydropisie est un amas d'une liqueur le plus souvent séreuse, qui se fait par la condensation & l'interception de la rosée universelle qui existe toujours dans un corps vivant, ou par l'expression des fluides les plus ténus à travers les pores des vaisseaux, ou à travers les mailles du tissu cellulaire, ou enfin, par la rupture des vaisseaux lymphatiques.

La rosée universelle peut être condensée & interceptée par-tout où elle existe; dans le tissu cellulaire & dans les cavités. L'infiltration n'est donc que la suite de l'interception & de la condensation de la rosée universelle, ou de l'épanchement des parties sereuses par les pores, par les orifices, ou par la rupture des vaisseaux. C'est un mécanisme par lequel la matière hydropique formée, ou par l'interception de la rosée universelle, ou fournie par l'épanchement, est reçue dans le tissu cellulaire, y est logée dans ses parties externes, ou internes, & peut être transportée à travers les mailles de cet organe d'un lieu dans

un autre, & fournir la matiere d'un nouvel épanchement dans quelques cavités.

L'infiltration devient d'autant plus considérable & augmente d'autant plus promptement, qu'il se trouve déjà dans les couches du tissu cellulaire un amas d'humeurs dépravées prêtes à être délayées & étendues par la présence du fluide intercepté ou épanché, & c'est ainsi que l'absorbtion de l'humidité de l'atmosphère peut en même temps devenir la cause efficiente & matérielle d'une hydropisie subite & monstrueuse.

Toutes les parties du corps qui sont capables de contenir des liqueurs contre nature, soit dans leurs propres cavités, soit en cédant elles-mêmes pour se prêter & donner séjour à la collection des liqueurs séreuses, toutes ces parties peuvent devenir hydropiques.

Tout ce qui peut gêner & intercepter le cours de la rosée universelle, & la réunir pour en former une masse liquide; tout ce qui peut faire obstacle au cours des liqueurs, distendre, ou comprimer les vaisseaux, jusqu'à forcer les parties les plus fluides de s'en échapper, peut devenir la cause de l'hydropisie.

Toute cause de l'hydropisie n'est elle-même que l'effet de la foiblesse des vaisseaux & des viscères, ou des spasmes

fréquens, & qui subsistent long-temps. Ces vices des solides ne sauroient exister sans avoir eux-mêmes, pour causes ou pour effets, la dépravation des liquides, comme la surabondance de la sérosité; mais plus souvent encore l'épaississement du sang, la tenacité des humeurs, & leurs diverses acrimonies, dont enfin l'éréthisme, l'inertie & l'érosion des solides sont les suites funestes.

Tout ce qui peut débilitier les vaisseaux & les viscères; tout ce qui peut trop épaissir les humeurs, trop les atténuer ou les désunir; tout ce qui peut occasionner des irritations & des spasmes, est donc capable de produire la première cause de l'hydropisie.

On voit de là que les causes qui disposent à l'hydropisie sont très-variées, & qu'elles sont les mêmes que celles de presque toutes les maladies; mais pour qu'une de ces causes, ou plusieurs réunies, donnent lieu à l'interception & à la condensation de la rosée universelle, ou à l'épanchement des parties séreuses, plutôt qu'à toute autre maladie, il faut qu'il y ait nécessairement d'autres dispositions particulières, qui tiennent à l'état actuel de l'organe cellulaire, & des corps glanduleux.

Parmi les causes qui peuvent diminuer

le ressort, & l'action des viscères, des vaisseaux & de l'organe cellulaire, qui peuvent gêner la perméabilité des glandes; & parmi celles qui sont capables d'occasionner des spasmes & des irritations, les unes sont plus graves que les autres. Il en est de même de celles qui suffisent pour produire l'épaississement des humeurs, & leur atténuation. Nous allons indiquer d'abord les causes des hydropisies qui se guérissent facilement, & les remèdes qui conviennent à cet effet. Nous exposerons ensuite les causes des hydropisies graves, & nous examinerons qu'elle est la manière d'agir, & quels sont les effets des moyens les plus usités pour les combattre.

L'épanchement des parties séreuses, l'interception & la condensation de la rosée universelle, peuvent avoir lieu à la suite d'un mauvais régime, de quelque dérangement dans les fonctions des premières voies; elles peuvent être le produit d'un relâchement des solides, occasionné par l'humidité de l'air; elles peuvent survenir après une transpiration supprimée, après un trop grand usage des boissons chaudes, ou d'une boisson copieuse d'eau froide, dans un état de spasme, ou de relâchement excessifs. On doit ranger parmi les causes légères,

celles que nous venons de rapporter. Ces hydropisies, dans des sujets bien constitués, se guérissent facilement, & même quelquefois celles qui viennent à la suite des maladies aiguës.

Les hydropisies occasionnées par l'abus des aqueux, par le défaut de ressort des solides & par l'abondance des humeurs, se guérissent par les vomitifs, & par les purgatifs violents, par un régime sec & par l'abstinence de la boisson, par les bains secs spiritueux, &c. dans les cas où le vice des solides, ne dépend que des causes que nous venons de désigner, quand il y a une surabondance de sérosité dans le sang, & quand le sujet est d'ailleurs bien constitué, les émétiques & les purgatifs forts évacuent promptement les eaux accumulées, par le vomissement, par les selles & par les urines; ils agacent les solides & leur donnent de l'action. Le régime sec donne du ton & de la force aux parties motrices ramollies & flasques. Dans ces cas ces moyens remédient au mal & à sa cause.

Les préparations scillitiques & les autres diurétiques stimulants opèrent heureusement, lorsqu'il n'y a point d'échauffement, lorsque la sensibilité & la tension des solides est peu remarquable, &

dans les cas où les humeurs sont fluides, ou pour mieux dire, lorsqu'il n'y a ni empâtement, ni engorgement d'humeurs tenaces & épaissies.

Les fudorifiques, les bains secs spiritueux, produisent de même de bons effets, lorsqu'il y a un relâchement dans les solides, & une abondance d'humeurs séreuses, ou résolubles en sérosité, comme dans les cas de sueur, ou de transpiration supprimées par une cause froide.

L'hydropisie qui se forme dans un état d'engorgement, d'irritation, & de spasmes, même à la suite des maladies aiguës, se guérit chez les enfants par des cataplasmes & des lavements émolliens. Des sujets jeunes & forts guérissent quelquefois, sans remèdes, de cette espèce d'hydropisie, dès que la cause cesse d'agir; dans ce cas, on a vu que l'effet se dissipoit par les seules forces de la nature.

Les causes dont nous venons de parler, fussent, quand elles subsistent long-temps, pour produire une énorme collection de sérosité. On en guérit quelquefois sans autres secours que les scarifications & la ponction. Comme les causes étoient dissipées, & qu'il n'en restoit que l'effet (la sérosité accumulée), son évacuation seule devoit faire toute la cure.

Aussi, n'est-ce point d'après le volume de l'enflure qu'il faut juger de l'événement de la maladie, mais d'après les causes qui ont déterminé l'enflure. Si ces causes n'ont été que passagères, ou si elles peuvent aisément être écartées, le malade guérira bientôt; car l'enflure, quelque énorme qu'on la suppose, sera facile à dissiper. Mais lorsque les causes sont graves, le malade sera dans un état fâcheux, quoiqu'il ne soit que peu enflé; & le danger deviendra d'autant plus certain, que pour dissiper l'enflure, on aura prescrit des remèdes dont l'usage ne pouvoit qu'aggraver la maladie essentielle. Néanmoins, tel étoit l'effet des moyens employés dans le traitement des hydropisies, qui succèdent à des fièvres intermittentes invétérées, à des obstructions rebelles, à la répercussion & à l'action de quelque humeur dartreuse, rhumatismale, &c. Les remèdes les plus employés devoient aussi être pernicioeux dans les hydropisies occasionnées par la trop grande rigidité, par l'irritabilité, par les dispositions inflammatoires, ou par l'atonie & l'inertie des parties motrices, ou quand l'enflure se manifeste dans le temps que se forme un dépôt, ou à sa suite, & chez des sujets naturellement foibles, ou

chez ceux dont la constitution a été lésée, débilitée après différents excès.

C'est ainsi que les vomitifs, & les purgatifs violents, connus sous les noms de drastiques, & d'hydragogues, excepté les cas que nous avons énoncés (*pag.* 85), agissent toujours d'une manière disproportionnée aux forces & aux efforts de la nature, ils lui résistent, ils la violentent, ils l'oppriment & ils la détruisent. Leur usage est suivi d'irritation, de spasmes, auxquels succede plus ou moins promptement une extrême sensibilité, ou une atonie, une inertie, un affaïssement incurable.

En exceptant les causes que nous avons désignées (*pag.* 84 & 85), les bains secs, & tous les topiques échauffants, la chaleur du four, l'insolation, les sudorifiques chauds externes & internes ne peuvent qu'être fort pernicioeux, en crispant les solides, en exprimant les parties les plus fluides, en appauvrissant le sang.

Il est des cas où la tension considérable des solides, & les douleurs qui en sont l'effet, exigent au plutôt de recourir aux fomentations émollientes, comme au moyen le plus prompt pour dissiper l'enflure, ou au moins le plus sûr pour obtenir du calme & un relâchement, à la faveur desquels seulement il est permis de

de mettre en usage les moyens capables de guérir : mais lorsque l'affaîssement est à craindre, ou qu'il existe déjà, les applications émollientes, ne pourroient qu'augmenter l'inaction des vaisseaux, & hâter les progrès du mal.

Quand le gonflement rend l'oppression inquiétante & la distension très-douloureuse, il faut recourir aux scarifications; elles peuvent devenir utiles, en facilitant l'action de la nature & des remèdes, par la détente qui suit l'évacuation des eaux. Il est important de faire usage des moyens qui puissent soutenir le ressort des vaisseaux, rendre leur action uniforme, & s'opposer à une dégénérescence ultérieure des liqueurs. Ces moyens sont particulièrement une boisson copieuse, appropriée à l'état du malade, & souvent le quinquina. Néanmoins, malgré ces précautions, elles peuvent développer la gangrene chez des hydropiques dont le sang auroit été appauvri, & les solides énervés par les diurétiques, les purgatifs, & un régime sec. Elles ne peuvent même qu'accélérer la destruction, dans les cas où il y a une grande tenacité & acrimonie dans les humeurs, & quand le tissu cellulaire est dur & comme squirrheux.

Je viens de vous faire connoître les circonstances dans lesquelles seules les

émétiques, les purgatifs forts, les diurétiques, les sudorifiques, les bains spiritueux & le régime sec peuvent convenir, & je vous ai indiqué les moyens d'assurer le succès de ces remèdes. Il faut encore vous dire quels sont les moyens de prévenir les mauvais effets de la ponction, & de tirer un précieux avantage de cette opération.

Les accidents qui sont à craindre après l'évacuation des eaux auxquelles on a donné issue par la ponction, sont un nouvel épanchement de sérosité & la gangrene; mais il arrive quelquefois qu'une mort prompte ne lui laisse pas le temps de se déclarer. Ces accidents succèdent d'autant plus nécessairement à la ponction, qu'elle a été précédée par l'usage des remèdes qui échauffent, décomposent & appauvrissent le sang, & qui en augmentant l'âcreté de la bile & des autres humeurs, fatiguent, irritent & énervent les glandes & les vaisseaux. Tel est l'effet des diurétiques & des purgatifs, lorsqu'on les donne à des hydropiques qui n'ont point la fibre forte & le sang aqueux.

Ces deux conditions, qui favorisent & assurent l'effet des diurétiques & des purgatifs, se réunissent rarement dans le même individu. Il doit donc aussi rarement arriver que les hydropiques gué-

rissent par les diurétiques, & par les purgatifs. Il est infiniment plus rare encore de trouver un hydropique qui puisse guérir par les diurétiques & par les purgatifs, lorsqu'il est en même temps privé de la boisson. Il résulte de ces remarques également justifiées par des notions exactes sur la maniere d'agir des diurétiques & des purgatifs, & par l'observation qui ne nous présente guere que des événements malheureux après un pareil traitement, surtout lorsque le régime sec en fait la base ; il résulte, disons-nous, que ce traitement amene la disposition la plus défavorable qu'il soit possible d'imaginer pour soumettre un hydropique à la ponction. J'espère, monsieur, que vous appercevez maintenant les moyens que je vais conseiller pour prévenir les accidents fâcheux qui, jusqu'à nos jours, ont si fréquemment succédé à la ponction, qu'on ne peut pas la proposer sans alarmer les malades & ceux qui s'y intéressent.

C'est à vous, monsieur, qu'on aura l'obligation de ne plus tant la redouter. Les réflexions que j'ai l'honneur de vous communiquer se trouvent bien dans mon livre ; mais on ne le lisoit guere, parce qu'il étoit peu connu. En revanche, une lettre adressée à m. *Bouvard*, doit nécessairement inspirer quelque intérêt au pu-

blic. Vous l'avez habitué depuis si longtemps, à croire à votre réputation. J'y crois comme un autre, & quoique j'attaque vivement vos opinions, je ne crains pas que vous, qui savez vous apprécier, me prêtiez dans ce moment un air de méchanceté; je le répète, déjà je vous vois découvrir avec sagacité le vrai moyen de prévenir les suites fâcheuses de la ponction. Il est le même que celui qu'il faut employer pour remédier aux causes les plus graves & les plus fréquentes de l'hydropisie. Oui, monsieur, c'est une boisson convenable & assez abondante pour diminuer & écarter les irritations, pour adoucir des humeurs âcres, & pour restituer au sang la sérosité dont il a été privé, en fournissant celle qui s'est accumulée dans le bas-ventre. Par cette méthode, le sang sera toujours assez rafraîchi pour fournir encore à un nouvel épanchement, sans qu'il puisse s'altérer de manière à être gêné dans sa circulation, & à s'enflammer. Ainsi, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, quand la maladie est assez avancée pour que les délayants ne puissent pas prévenir la ponction, ils sont néanmoins le vrai moyen d'en assurer le succès. La ponction ne fera donc nullement à craindre quand par les délayants on aura écarté les dispositions à

l'inflammation & à l'apoplexie ; & quand même la fièvre & la soif feroient aussi ardentes qu'elles l'ont été chez ce soldat guéri par m. *Bonafos* , & dont je vous ai rapporté l'observation (page 50), il ne faudra pas hésiter d'accorder des boissons assez abondantes pour dissiper la fièvre & la soif, puisque la ponction devient alors non-seulement un moyen assuré de dissiper la gêne des viscères & de leurs fonctions , en donnant issue à la sérosité contenue dans le bas-ventre , mais en même-temps elle rend aux hydropiques la liberté de continuer l'usage de la boisson , jusqu'à ce que les solides cessent d'être irrités , jusqu'à ce que la fièvre soit calmée , & jusqu'à ce que la masse des liqueurs soit assez détrempée pour que la fonte & l'évacuation des humeurs dégénérées puissent avoir lieu.

En récapitulant ce que j'ai eu l'honneur de vous représenter dans ma première lettre au sujet de la ponction , avec ce que vous venez de lire , vous ferez à même de tirer bon parti de cette opération dans des hydropisies très graves. Je vous ai suffisamment entretenu dans ma première lettre des mauvais effets du régime sec , & de votre manière de purger. Comme c'est particulièrement pour vous que je fais l'extrait de mes *RE-*

CHERCHES, je dois au moins avoir l'attention de choisir les passages qui sont les plus relatifs au sujet de notre discussion. Je ne différerai plus de vous exposer les effets variés des préparations martiales & aromatiques, de la saignée & des vésicatoires.

Dans le cas où une matiere rhumatismale, goutteuse, dartreuse, mise en mouvement & répercutée du dehors au dedans cause des angoisses & des désordres graves, il faut, sans délai, appliquer les vésicatoires, à moins qu'il n'existe des dispositions inflammatoires; dans ce cas, il faut saigner & donner en abondance des boissons rafraîchissantes, en même temps que l'on applique les vésicatoires. Mais leurs effets seront équivoques, à moins que les malades n'y aient été suffisamment préparés d'avance par les délayants. Quel effet, monsieur, pouviez-vous attendre des vésicatoires appliqués à m. l'Archevêque? Les solides étoient alors racornis, & le sang desséché; les vésicatoires, en ce cas ne peuvent produire d'autre effet que celui d'ajouter aux angoisses & au danger.

Vous avez enfin fait appliquer les sangsues. Il faut en effet quelquefois verser le sang des hydropiques; mais il faut au moins qu'il puisse encore couler; & celui de m. l'Archevêque étoit coagulé,

Vous ne pouvez donc plus vous dissimuler à vous-même, ni disconvenir devant personne, qu'en privant m. l'Archevêque de la boisson, vous ne l'ayez réduit dans un état si extrême & si déplorable, que tous les secours qui ont été employés ne pouvoient plus que lui devenir nuisibles. Vous n'aviez donc (& vous pouvez présentement en juger vous-même) aucune idée juste sur l'état du malade; vos idées étoient aussi peu nettes sur l'hydropisie, que sur l'action des remèdes que vous ordonniez; & si vos remèdes furent donnés au hasard, ce n'est point par hasard qu'ils produisirent les effets les plus funestes; car tout remède produit un effet nécessairement relatif à la disposition dans laquelle il a été donné. Vous voyez donc, monsieur, combien il est essentiel de reconnoître les causes, les espèces, les degrés & les complications des hydropisies, & combien il est important de saisir & de combiner de la manière la plus précise, les circonstances qui déterminent l'action des remèdes, qui la facilitent, ou qui la rendent équivoque, & même périlleuse. Afin de mieux établir ces principes, je rapporterai, comme je vous l'ai déjà promis, quelques passages de mes RECHERCHES sur les di-

vers effets des diurétiques, des préparations martiales & aromatiques.

Les préparations martiales conviennent lorsqu'il y a un relâchement dans les solides, & de la mucofité froide dans les humeurs. On les mêle souvent avec d'autres remèdes, pour en augmenter les vertus apéritives, toniques, tempérantes. Ainsi, lorsque les digestions sont viciées par l'atonie & l'engouement des matières pituiteuses froides, on mêle les martiaux avec les amers, les aromates, les âcres; & dans les cas où les vaisseaux sont faibles, & les humeurs en orgasme, on joint les martiaux aux absorbants & aux sels neutres; & lorsqu'on veut provoquer les urines, & que la délicatesse de la fibre dispose trop à l'irritation, on ajoute les préparations martiales aux scillitiques.

Les préparations martiales sont indiquées plus pour assurer la guérison lorsque les viscères débarrassés sont dans une forte de relâchement, que dans le commencement de l'hydropisie & dans son cours, où les viscères sont souvent obstrués, & où il y a des irritations fréquentes. L'observation confirme l'étendue & la solidité de ces principes: cependant il y a des hydropisies que l'on peut & doit combattre, même dans leur commencement, par les remèdes tirés du fer. Ce sont celles qui se forment chez les filles vers

l'âge de puberté, & qui surviennent aux jeunes gens après des hémorrhagies immodérées, parce que ces hydropisies dérivent d'un relâchement des solides, & de l'abondance des humeurs mal-élaborées, qui en est la suite. Mais la présence des humeurs dégénérées au point qu'elles ne puissent plus être assimilées, interdit l'usage des préparations martiales. Elles deviendroient mortelles dans les cas d'obstruction par resserrement, dans les squirrhes, dans le marasme, & quand il y a pléthore rouge & des assoupissemens qui en dépendent.

La pénurie du fluide vital ou de la matière ignée, la surabondance des parties séreuses, le relâchement des fibres la viscosité des humeurs, la langueur de la circulation, des sécrétions & des excréctions, l'engourdissement des solides sont des maladies, & en produisent d'autres, dans lesquelles les amers, les âcres, les aromatiques & les balsamiques sont indiqués. Le choix de ces remèdes & les combinaisons qu'on peut en faire, en y ajoutant d'autres substances, pour en modifier, en modérer, ou même en augmenter l'énergie, dépendent de l'état actuel de la fibre, des liqueurs & des viscères.

Si les différens degrés du relâchement des solides, une variété aussi étendue

dans la dépravation des humeurs, une sensibilité extrême, les changemens qui dérivent de la cause de la maladie, ainsi que ceux produits par l'art, demandent diverses modifications dans l'usage des remèdes chauds, il y a des circonstances plus embarrassantes encore. Ce sont celles qui naissent de la complication du relâchement & de la tension, de l'inégalité de la distribution de la matière ignée, de l'inertie d'un ou de plusieurs organes, tandis qu'il y a un excès d'action dans d'autres. On ne peut même douter que des causes opposées n'exercent quelquefois en même temps leur action sur le même organe, & qu'elles ne manifestent par-là les symptômes de la complication & de la confusion du relâchement & de la tension.

C'est ce qui s'observe dans les hydropisies graves, & ce qui rend leur cure incertaine, & même quelquefois impossible. C'est dans ces cas difficiles, ainsi que dans les hydropisies qui dépendent d'une disposition inflammatoire, qu'on reconnoît évidemment les avantages de la boisson; elle est l'unique ressource pour remédier aux inconvénients des remèdes, & pour préparer & assurer leur succès. En effet, sans la boisson abondante comment

pourroit-on garantir quelques organes irrités de l'impression des remèdes chauds & actifs, nécessaires aux autres agens de l'économie animale, qui languissent dans l'inertie. Ce n'est donc qu'en temporisant, en insistant sur une méthode combinée des délayants, des tempérants, des adoucissants, & des stimulants, des évacuants & des fortifiants, qu'il reste quelque espoir de guérison. Dans ma première lettre j'ai suffisamment démontré les avantages & la nécessité de la boisson dans l'hydropisie. Je me contenterai de remarquer ici que si dans les dispositions requises, l'effet avantageux des amers, des âcres, des aromatiques & des balsamiques, est d'agacer la fibre, d'ouvrir les couloirs, de résoudre, de déterger & de fortifier, de résister ainsi à la dissolution & à la putridité, ils en produisent d'autres aussi fâcheux que ceux-là sont salutaires. En effet, ces remèdes sont pernicieux quand le sang est épais, quand il existe une pléthore vraie, lorsque les solides sont généralement tendus, crispés, irrités, ou lorsqu'ils sont dans une sorte de dessèchement.

Aucun médecin, monsieur, ne peut disconvenir de la justesse de ces réflexions sur l'action des préparations martiales &

aromatiques ; néanmoins vous vous proposiez d'affurer votre triomphe (1) & la convalescence de m. l'Archevêque par les préparations martiales & aromatiques : mais actuellement que par les phénomènes de la mort vous êtes convaincu que les solides étoient desséchés & le sang résineux , vous voyez évidemment que les préparations martiales & aromatiques auroient été absolument contraires à l'état de m. l'Archevêque. Mais j'ai encore quelque chose à vous dire sur les diurétiques dont on abuse si souvent.

Ils augmentent le cours des urines lorsque les solides sont à-peu-près dans une disposition naturelle ; mais cette classe de remèdes ne fait que donner des malaises & des irritations lorsque les humeurs sont trop dépourvues de sérosité , ou lorsque les solides ne peuvent se prêter à leur

(1) M. *Cochu* étant de plus en plus alarmé sur l'état de m. l'Archevêque , desiroit que je fusse plus souvent appelé en consultation ; m. *Cochu* espéroit enfin que nos représentations pourroient faire changer le traitement : mais le 3 décembre , neuf jours avant la mort de m. l'Archevêque , m. *Bouvard* a si positivement prononcé sur sa convalescence prochaine , que je ne fus plus appelé.

action, soit par un vice inhérent, soit parce qu'il se fait actuellement un travail particulier pour préparer une crise, pour décider & former un dépôt, une vomique, &c.

Pour déterminer le cours des urines, il faut non-seulement du liquide, mais encore une action particulière des organes sécrétoires & excrétoires. Il n'est donc pas surprenant que selon la différente disposition des solides l'action des différents remèdes, même opposés, devienne diurétique : mais cette action diurétique, trop continuée, rend les hydropisies incurables quand elles ont pour cause l'empâtement des humeurs, des engorgements, des obstructions, & des dispositions inflammatoires. En effet, en faisant passer par la voie des urines la matière de la transpiration, ou de la rosée universelle, ce défaut ne peut qu'augmenter l'épaississement du sang & la tenacité des humeurs, & donner lieu à l'oblitération des parties vasculuses & glanduleuses; & si l'on considère qu'en rappelant & en concentrant les forces vers les voies urinaires, on les détourne d'un ou de plusieurs organes qui devroient être en travail pour détruire une ou plusieurs causes de l'hydropisie, on ne sera plus étonné de voir mourir des hy-

dropiques, quoique le cours des urines se soutienne, même en abondance. Aussi, monsieur, le jour de notre dernière consultation, malgré votre assurance, malgré votre contentement, & malgré des urines abondantes, ai-je porté le pronostic le plus sinistre sur la terminaison de la maladie de m. l'Archevêque.

Vous voyez de plus en plus, monsieur, que votre manière de traiter & de juger les hydropiques, a été constamment illusoire, & contraire aux vrais principes de la médecine : car il ne suffit point de faire couler les urines des hydropiques pour les guérir, & je viens de prouver qu'il est même dangereux d'en trop augmenter le cours. Il est sans doute fâcheux que vous ayez à réformer vos principes sur l'hydropisie ; mais ne perdez pas courage, le plus fort est fait ; & pour ne pas toujours exiger de vous un entier renversement de vos idées, je ne vous parlerai plus que d'un vieux préjugé, qu'il ne faudra réformer qu'aux deux tiers. Car vous regardez encore la présence de la soif comme une mauvaise marque ; & l'absence de la soif, selon vous ; est toujours d'un bon augure.

Je n'ai jamais été plus flatté, monsieur, que quand j'ai pu être de votre avis : je

m'empresse donc de dire que vous avez raison, & que vous avez raison avec tout le monde; car qui ne fait pas que la soif continue & inextinguible dénote l'aridité du sang, une extrême acrimonie, l'inflammation & une disposition à la putridité & à la gangrene; mais vous ne saviez pas que ce n'est pas un signe moins funeste, si, dans les hydropiques graves & rebelles, la soif ne se fait pas sentir. Il indique un relâchement, un affaissement incurables, & la disposition à une paralysie mortelle; au lieu que si les hydropiques boivent avec plaisir un peu plus qu'ils ne faisoient en état de santé, cette soif excitée par la nature, ou par l'art, est un symptôme des plus favorables; & c'est ce que vous n'auriez jamais présumé. Le desir de boire, une soif modérée, annoncent cependant aux yeux d'un médecin observateur, que la nature n'est pas encore opprimée, qu'elle demande du secours pour résister à la mauvaise qualité des humeurs, pour vaincre leur tenacité, pour corriger & pour éliminer leur acrimonie.

J'ai un plaisir infini à vous écrire, monsieur, & j'ai tant de choses à vous dire, que j'ai grande envie de vous adresser une troisième lettre; mais ce ne sera plus par la voie de ce journal: ayant déjà passé les bornes ordinaires d'un extrait, je

le finis par un apperçu des principaux articles de mes *RECHERCHES*.

Je commence par examiner quelles sont les causes de l'hydropisie & ses différences, eu égard à ses causes, à ses symptômes & à son siege; je passe à l'exposition de tous les remèdes usités dans cette maladie, en déterminant les circonstances & le temps auxquels chaque remède convient ou ne convient pas, & en indiquant les moyens qui peuvent en faciliter & en assurer l'action (1);

(1) C'est en suivant cette méthode que j'ai fait mention des pilules toniques. On conçoit qu'il étoit important de faire connoître leurs différents effets avec la plus scrupuleuse exactitude, puisque c'est précisément dans les hydropisies les plus graves que ce remède est le plus souvent nécessaire. C'est le jugement des médecins qui en ont fait usage dans les hôpitaux militaires; &, d'après les observations de m. *Bonafos*, ce remède demande à être employé encore avec plus de réserve & de précautions dans les provinces méridionales. La composition de ce remède se trouve dans le premier volume du recueil des observations des hôpitaux militaires; elle est insérée dans le journal de méd. tome *XLII*, p. 210 & suiv. & dans mes *recherches*. Pour satisfaire en tout à ce que l'honneur de la profession & le besoin des malades peuvent exiger d'un médecin, j'ai invité m. *Costel* à préparer à la fois une grande masse de ce remède, afin de le mettre à la portée de tous ceux à qui il seroit conseillé. Je ne pouvois pas mieux
j'insiste

j'insiste à démontrer l'abus & le danger des remèdes violents, qui ne peuvent convenir que dans quelques cas particuliers; j'indique les exceptions à la règle générale, & je détaille les précautions que ces remèdes exigent; je combats le préjugé cruel & pernicieux de faire souffrir la soif aux hydropiques; j'établis les avantages & la nécessité d'une boisson convenable. Il résulte de mes recherches, que les causes des hydropiques de poitrine & de toutes les autres hydropiques graves mieux connues, se réunissent à l'expérience pour faire connoître & éviter les erreurs & les mauvaises suites de la pratique ordinaire.

Je rassemble ensuite les signes les plus essentiels à observer pour assurer le pronostic. Il est sur-tout important de connoître quelles maladies peuvent se guérir, & celles qui sont incurables; parce qu'en tentant de guérir des maladies incurables, on aggrave les maux, & on court risque de précipiter les jours du malade, tandis qu'avec une méthode palliative on

m'adresser. M. Costel est aussi avantageusement connu par ses lumières que par son exactitude, & il s'est fait un devoir, ainsi que tous les médecins pourront facilement en juger, de mettre le prix le plus modique à ce remède.

peut vivre très-long-temps avec certaines hydropisies, & nommément avec celles qui sont enkystées.

En communiquant les observations, j'ai choisi les plus essentielles & les plus décisives, & j'ai supprimé celles qui ne feroient que se réunir à d'autres pour prouver les mêmes faits, sans donner de nouveaux éclaircissements. Je les ai divisées relativement à leurs causes, à leur variété, & à leur rapport avec d'autres maladies, de la manière suivante.

Leucophlegmaties & ascites peu graves.

Hydropisies par relâchement avec obstructions.

Hydropisies par pléthore & tension avec engorgement des viscères — avec disposition inflammatoire (1).

Anasarques & ascites compliquées de tension & de relâchement — à la suite d'obstructions — d'hémorrhagie — de fièvres intermittentes — de fièvres putrides — hydropisies compliquées avec la tympanite.

Hydropisies à la suite du temps critique — à la suite du lait épanché — de la

(1) L'hydropisie de m. l'Archevêque étoit de ce genre. Ces hydropisies se guérissent plus facilement, plus promptement, & avec moins de remèdes, que la plupart des hydropisies d'un autre genre.

suppression des lochies — à la suite de la petite-vérole — complication de l'hydropisie avec la galle — l'érysipele — les dartres — le rhumatisme — la goutte — avec des ulcères — avec les écrouelles — avec le scorbut — avec le virus vénérien — avec l'asthme — avec des palpitations — avec un vice organique — avec des engorgements tuberculeux — avec un dépôt — avec la paralysie & l'apoplexie.

Hydropisies de poitrine, hydropisies enkystées, leurs complications avec un ou plusieurs squirrhes.

Il résulte de ces observations & des réflexions auxquelles elles ont donné lieu, que les hydropisies sont déterminées par un excès, par un défaut ou par une inégalité d'action des solides, ou par quelque vice dans les humeurs, ou par ces deux causes combinées; mais ces causes, comme je l'ai déjà dit, ne sont pas tellement propres aux hydropisies, qu'elles ne soient aussi communes à toute autre maladie; & en effet, ce sont les degrés & les combinaisons de ces excès, de ces défauts & de ces inégalités de mouvement qui constituent essentiellement le caractère de toutes les maladies, & qui font varier leurs symptômes.

La guérison d'une maladie est d'autant plus difficile, que ces vices sont plus com-

pliqués, & qu'il y a plus d'obstacles à rétablir ces mouvements dont l'impression & la réaction doivent être proportionnées à l'état des solides & des fluides, pour que la nature puisse préparer & exciter les différentes crises qui operent la solution de la maladie. C'est pourquoi nous avons travaillé à nous former des idées justes sur les diverses hydropisies, & à examiner quelles sont les véritables opérations des moyens usités pour les combattre, & nous nous sommes convaincus que si ces remèdes guérissent quelquefois, ce n'est pas parce qu'ils évacuent & absorbent la sérosité épanchée & infiltrée, mais parce qu'ils aident à rétablir le mouvement oscillatoire, c'est-à-dire, ce mouvement des vaisseaux qui est nécessaire pour opérer les sécrétions & les excrétions convenables; & si jusqu'à présent on a vu peu de succès des remèdes qu'on prescrit familièrement aux hydropiques, c'est parce que les uns ne conviennent que rarement, & parce que les autres n'ont pas été employés à temps & convenablement, pour exciter, favoriser & soutenir ce mouvement oscillatoire, & qu'ils n'ont le plus souvent fait que troubler & pervertir les efforts de la nature. C'est à cette mauvaise administration des remèdes, qu'on doit l'opinion populaire, que la guérison d'un hydropique est

une espece de phénomène; mais il ne sera pas aussi rare qu'on a voulu le persuader, si, comme nous ne cessons de le dire, on s'applique à ramener le traitement des hydropiques aux principes de la médecine.

Quoique les moyens de prévenir l'hydropisie se présentent facilement dans mes recherches, j'en ai cependant fait une récapitulation suivie, afin de rapprocher les détails & les réflexions sur les moyens préservatifs.

J'ai cru qu'il étoit inutile d'insérer des formules dans mon livre. Les médecins savent combien elles doivent être variées d'après la combinaison des circonstances.

Cet ouvrage est terminé par un catalogue des écrits qui y sont relatifs, avec un exposé du sentiment des auteurs qui ont eu le plus de réputation. Ce catalogue, que je n'avois entrepris que pour mon usage particulier, est fort imparfait. Si je n'avois consulté que mon amour-propre, je me ferois dispensé de le faire imprimer; je m'abstiendrois de même d'en faire mention ici, si je n'y retrouvois (*pag. 686*) une observation (1) rapportée par Ri-

(1) *Vidi, inquit (MONTANUS), Venetiis Religiosum quemdam Ordinis Prædicatorii hydropicum ex ascite & tympanite, qui fuit curatus. Adfuerunt mecum excellentissimi Medici plurimi, sci-*

viere, & qui, par la réunion des circonstances, mérite de reparoître ici.

RIVIERE cite MONTANUS en ces termes : *J'ai vu, dit-il, à Venise un religieux de l'ordre de Saint Dominique. Il avoit une hydropisie ascite & tympanite, dont il guérit. Plusieurs médecins de la plus grande réputation, furent consultés avec moi, nommément PAPIENSIS, EUGUBINUS & TRINCAVELLA. Ce religieux, ainsi que je viens de le dire,*

licet PAPIENSIS, EUGUBINUS, TRINCAVELLA & alii. Habebat is, ut dixi, ascitem cum tympanite, & tabem cum febre hectica. Opportebat tum exsiccare & humectare, quare eramus in maximâ discordiâ. Ego volebam UT MULTUM BIBERET, sed quæ aperirent, quia habebat plurimas obstructions præterea ut humectaretur, qui ad tabem pervenerat. Ordinabam ego syrupum acetosum cum omnibus, quæ provocant urinam. EUGUBINUS nolebat quidquam esse bibendum, & narrabat de quodam historiam, qui per sicca fuit curatus, PAPIENSIS ut litem dirimeret, conclusit neque liberaliter, neque omnino nihil esse bibendum. Res extrahebatur usque ad noctem. Deducebant nobiles unumquemque medicum ad suam cymbam. Ibi tum PAPIENSIS, quod antea dissimulaverat, conversus ad magnificum quemdam, dixit: si vultis curare hunc Religiosum profectò non aliud erit faciendum, quàm quod consuluit BAPTISTA MONTANUS.

Venetis apud Julianos, 1686, de hydropce, capite VI. sub finem, pag. 335, ex Montano, consilio 263.

étoit hydropique , tympanitique , obstrué & travaillé d'une fièvre lente. Il falloit dessécher & humecter, aussi nos avis étoient-ils très-opposés. Je conseillois au malade de *BOIRE BEAUCOUP*, mais des apéritifs, parce qu'il avoit plusieurs obstructions, & en même temps pour l'humecter, parce qu'il étoit dans le marasme. Je lui prescrivis du syrop de vinaigre, & tous les délayants qui provoquent les urines. *EUGUBINUS* vouloit que le malade fût privé de toute boisson, & racontoit l'histoire d'un hydropique guéri par le régime sec. *PAPIENSIS* faisant l'office de conciliateur, concluoit que le malade ne devoit pas boire beaucoup, & qu'il ne devoit pourtant pas non plus être entièrement privé de la boisson. La consultation dura jusqu'à la nuit. Les Seigneurs qui y assisterent conduisirent chaque médecin à leur gondole. *PAPIENSIS* alors s'adressant à un magnifique, s'expliqua franchement, & dit : Si vous voulez guérir ce religieux, il n'y a certainement pas autre chose à faire qu'à suivre l'avis de *MONTANUS*. Voilà, monsieur, une conformité singulière entre les avis des trois médecins de Venise & les nôtres; mais à Venise le malade suivit le conseil de *MONTANUS* & de *PAPIENSIS*; il but beaucoup, & il guérit.

P. S. On ne peut guere répondre, monfieur, de l'exactitude des faits dont on n'a point été le témoin. Auffi je me trouve en défaut, relativement à ce qui s'est paffé dans les derniers moments de m. l'Archevêque. On m'avoit affuré que la ponction avoit été faite avant l'arrivée de mm. *Borie & Maloët*. On m'affure dans ce moment-ci, que mm. *Borie & Maloët* étoient appelés avant cette époque. Je me hâte d'avouer mon erreur; mais que mm. *Borie & Maloët* foient arrivés un jour ou une heure plutôt ou plus tard, l'exposé de la maladie & des faits qui concernent le traitement, refte toujours le même, & mes raisonnemens ne perdront rien de leur folidité.

E R R A T A.

Page 17, dernière ligne, 41, lisez 31.

Page 19, dernière ligne, 47, lisez 37 & fuiv.

Page 30, ligne 21, après ces mots, une bonne chose, lisez; & pour vous en donner une preuve,